

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

MÈRES DE HÉROS



UNE VIEILLE MÈRE REÇOIT
LA MÉDAILLE DE SON FILS TUÉ À L'ENNEMI



UN OFFICIER REÇOIT DE SA MÈRE LA DÉCORATION
QU'IL A GAGNÉE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

Au cours d'une remise de décorations qui eut lieu récemment à Rome, sous la présidence du général Marini, commandant de corps d'armée, prirent place deux émouvants incidents. Ce fut d'abord le geste du général Marini, épinglant sur la poitrine d'une stoïque maman la médaille d'un brave mort au champ d'honneur. Puis l'autre geste, non moins poignant, d'une mère invitée à décorer elle-même son fils, officier, qui s'était converti de noir à la guerre.

Petits profits de guerre

Le contrôle est une source inépuisable de découvertes curieuses ; même lorsqu'il se cantonne dans le domaine administratif ou financier, il relève de la psychologie, et l'on pourrait dissertar à l'infini sur les mœurs d'une époque rien qu'à lire les décisions administratives ou les pièces de dépenses produites à la Cour des Comptes.

Un brave employé de préfecture de l'Ouest, fort au courant des règlements militaires, a imaginé un ingénieux procédé de satisfaire tout à la fois ses aspirations patriotiques, la sécurité de sa situation administrative et ses intérêts pécuniaires. Ayant été réformé, et se trouvant ainsi dégagé de toute obligation militaire, il a contracté, pour la durée de la guerre, un engagement spécial qui lui a conféré les avantages de la loi du 17 août 1915, puis il s'est fait simplement mobiliser dans son emploi administratif à la préfecture.

Le raisonnement de cet excellent fonctionnaire participe d'un état d'esprit qui — il faut le reconnaître — est assez répandu à l'heure actuelle. Trop de gens considèrent qu'il n'est pas de petit bénéfice pendant la guerre et que les scrupules n'ont pas à se manifester là où la précision des textes ou la perspicacité du gendarme ne limite pas officiellement les droits des particuliers.

Combien en est-il qui cherchent à tirer de la guerre leur petit profit, sans la moindre hésitation et sans éprouver le moindre remords de cette petite muflerie !

Je doute qu'un seul des innombrables individus qui touchent arbitrairement l'allocation des nécessiteux ait jamais pensé qu'il commettait une malhonnêteté en agissant de la sorte. Ces situations, au surplus, sont consacrées généralement par les textes, et le plus vigilant censeur doit, le plus souvent, se borner à constater que les règlements administratifs, convenablement interprétés, peuvent très bien favoriser une catégorie d'individus au détriment de la collectivité qu'ils sont censés défendre.

Notre homme de tout à l'heure n'était-il pas lui-même couvert par le règlement ? Le ministre, en régularisant sa situation, n'a pas manqué de me faire remarquer que « cet engagement spécial a rempli le but visé par la loi et les instructions du ministre ». Pauvre loi, que d'énormités on commet en ton nom !

Chacun admire l'effort de notre ministre des Finances, et nul ne doute de sa sincérité lorsqu'il préconise une politique d'économies et proclame la nécessité d'éliminer toute dépense publique qui ne serait pas indispensable. Ceci n'empêche pas qu'il existe, dans son ministère même, un service dont les agents, mobilisés dans leurs fonctions du temps de paix, s'attribuent depuis deux ans, et le plus arbitrairement du monde, un supplément de traitement à titre militaire. Ces agents viennent, à la même heure, s'asseoir devant le même bureau pour y accomplir le même travail qu'en temps de paix, mais, par une agréable fiction des règlements, il se trouve que leurs services valent davantage aujourd'hui. C'est la guerre ! Petits profits !

N'est-il pas également choquant que toutes les nominations et les promotions faites, pendant la guerre, dans l'ordre de la Légion d'honneur comportent l'attribution de la pension spéciale de la Légion d'honneur à leurs bénéficiaires ? Que cet avantage pécuniaire soit accordé aux combattants qui ont gagné la croix des braves, par leur courage, sous le feu de l'ennemi, c'est bien ; mais qu'il soit étendu à tous les officiers des services de l'arrière ou à ceux de l'intérieur qui n'auront connu les rigueurs de la guerre que par la lecture des communiqués, voilà qui est souverainement arbitraire. Petits profits !

Il en est beaucoup d'autres, qui ont été publiquement dénoncés, contre lesquels le bon sens et la justice s'élèvent, en même temps que l'intérêt du Trésor ; mais si l'on parle volontiers, de nos jours, des grands principes de la Révolution, on rencontre peu de gens décidés à les appliquer.

Emmanuel Brousse,

député.

Rapporteur général de la commission des économies.

Ce que l'on dit

En attendant...

Les Allemands sont en train de se monter à eux-mêmes un énorme bateau. Mais ceux de leurs compatriotes qui le leur montent savent très bien pourquoi.

Il s'agit de remplacer Bethmann-Hollweg par Tirpitz. Un des reproches qu'on lui fait, après l'en avoir applaudi colossalement, est d'avoir avoué que l'Allemagne n'avait aucun motif d'envahir la Belgique, sinon celui de mettre la France à genoux avant que la Russie fût prête. On commence maintenant à s'apercevoir que toute vérité n'est pas bonne à dire. Mais le chef principal de l'accusation est toujours que Bethmann-Hollweg se refuse à user pleinement des armes dont l'Allemagne dispose contre l'Angleterre : sous-marins et zeppelins.

C'est un bateau. D'abord, l'usage des sous-marins n'a été réduit qu'en ce qui concerne le torpillage des paquebots transportant des passagers ; et ce n'est pas la mort de plusieurs centaines même de passagers civils qui affaiblirait l'Angleterre. La reprise de ce procédé criminel n'aurait d'autre effet que d'indisposer les neutres, et principalement les Etats-Unis. Quant aux zeppelins, ils ont fait tout ce qu'ils ont pu, toujours, et ce tout n'était pas grand-chose.

Si les Allemands avaient gardé leur bon sens, ils se diraient que leurs flottes aériennes ne peuvent faire davantage que les nôtres ont fait à Carlsruhe, à Mannheim et à Essen : l'Allemagne a pu en être gênée, inquiétée ; elle ne pouvait en être abattue. Mais on leur raconte des histoires flatteuses, et ils les croient : c'est ainsi qu'ils s'imaginent que Bucarest est « entouré d'un océan de flammes » et que Londres est en cendres.

Mais le vrai motif de la campagne contre Bethmann-Hollweg est ailleurs. Les agrariens et tous les partis de droite redoutent — et peut-être n'ont-ils pas tort — que le chancelier ne cherche dorénavant sa majorité du côté des socialistes et des libéraux. Son remplacement par Tirpitz leur ôterait ce souci. Songez que la Prusse n'a pas encore le suffrage universel, qu'elle est gouvernée par une minorité de hobereaux, et qu'au moyen de la majorité qu'elle détient au Bundesrath elle a fait du Reichstag une assemblée de pure façade : les hobereaux entendent maintenir cette situation.

Là est tout le mystère de la campagne actuelle. Il est lumineusement exposé, avec bien d'autres choses sur lesquelles je reviendrai, dans une remarquable brochure de M. Lucien Jousset : Révolution en Allemagne et Paix prématurée.

Mais comme Tirpitz, avec ses zeppelins et ses sous-marins, ne pourra faire davantage que Bethmann, il lui faudra, pour justifier sa direction, faire encore autre chose : la guerre prendra un caractère de férocité nouveau, dont les neutres surtout seront victimes.

Pierre Mille.

Hier soir, quatre Parisiens fort connus — un banquier, un peintre, un artiste dramatique et une femme de lettres — ont tenté une expérience qui a parfaitement réussi. Avisés comme nous le sommes tous que des esprits bien intentionnés estiment nécessaire l'imposition d'une taxe sur les additions de restaurants, à partir d'un certain chiffre, ils sont allés prendre leurs huitres et leur potage chez D..., leur aile de poulet chez W..., leur rôti chez P..., leurs légumes, salade, fromage et café chez V... Ces restaurants très chic sont presque porte à porte. Le déplacement de l'un à l'autre n'était qu'un plaisir, voire un apéritif encore. La dépense en chaque maison fut peu élevée et telle que la taxe n'aurait pu être appliquée.

Si le projet d'impôt sur l'appétit était adopté, attendons-nous à voir se généraliser cette originale mode du dîner-promenade.

Une commission industrielle américaine vient, on le sait, de parcourir nos beaux départements de l'Isère et de la Savoie pour y visiter quelques-unes de nos usines de guerre. A l'issue de ce pittoresque et instructif voyage en auto, on banquetta quelque peu à Grenoble, et... l'on dut bien porter des toasts, selon l'usage.

Porter des toasts en temps ordinaire est la moindre des difficultés, la chaleur communicative des banquets aidant. Mais ici, il fallait précisément se méfier de cette chaleur-là. On recevait des neutres, des neutres très sympathiques à notre cause, mais enfin des neutres. M. Perrier, député de l'Isère, se tira d'affaire avec une élégance très française. Il dit simplement :

— Messieurs, je ne vous demanderai pas de lever votre verre à la victoire de la France, puisque vous êtes des neutres. Je vous proposerai seulement de boire à la grande statue de la Liberté qui domine l'entrée du port de New-York, et à la victoire des sentiments qu'elle incarne.

Des applaudissements enthousiastes éclatèrent. Ainsi, sans manquer à la neutralité, nos hôtes burent à notre victoire.

PENSEES DE GUERRE

L'expression « faire d'avance le sacrifice de sa vie » implique un fatalisme désespéré qui n'est point du tout le fait de nos soldats. Ils sont extrêmement vivants et ont la plus sincère envie de le rester. C'est, contrairement à ce que croient certains psychologues romantiques, la meilleure condition pour se bien battre. Il n'y a rien de tel qu'un bon vivant pour mépriser la mort.

Parmi toutes les inventions des gens de l'arrière sur le soldat, si près de nous, et pourtant légendaire, il n'en est pas de plus touchante que celle de la susceptibilité du poilu. La crainte de lui déplaire est le premier signe auquel on reconnaît la vénération de la foule pour le héros.

L'acoutumance au danger c'est l'expérience acquise qu'on fait toujours mieux « pendant » que ce que l'on avait cru pouvoir faire « avant ». C'est au juste le mépris de l'appréhension. La mépriser ne veut pas dire l'ignorer. — A. L.

Les citoyens britanniques qui s'intéressent aux statistiques quotidiennes du Bureau météorologique se sont plusieurs fois frottés les yeux en lisant leur journal, au matin du 2 octobre. A la rubrique de « la pluie et du beau temps », ils ont constaté avec stupéfaction que pendant le premier jour de ce mois il était tombé sur Londres une quantité d'eau si formidable qu'elle équivalait — pour vingt heures ! — à la moyenne ordinaire du niveau des pluies pour cinq mois !

Et pourtant personne ne s'était aperçu d'un tel désastre. Qu'avait-il donc pu se passer ? Oh ! presque rien, mais ce petit fait avait tout de même une importance historique considérable. Pour la première fois, le Bureau météorologique avait substitué la mesure en millimètres à la mesure en inches. Grande victoire de notre système métrique ! En réalité, le bulletin du 2 octobre annonçant dix millimètres de pluie signifiait qu'il avait plu 0.40 d'inch !

Voilà une grande réforme, et ce petit chapitre de l'Entente valait d'être raconté.

Il arrive parfois que, de leurs tranchées, nos poilus entendent chanter les Allemands dans les leurs, et la réciproque est vraie. Mais voilà un fait qui ne s'était pas encore présenté et qui ne manque point d'originalité.

Mercredi dernier, la musique du régiment suisse cantonné à Bonfol est allée sur la frontière, à un lieu dit le Largzipfel, où elle a joué plusieurs morceaux. Comme à cet endroit les tranchées des belgés se trouvent très rapprochées, Français et Allemands ont pu entendre le concert qui a obtenu un immense succès. Sur les derniers accents, des braves s'élevèrent des deux lignes ennemies.

Ce que coûte une canne en 1916 (une canne féminine s'entend), enrubannée, vernissée, astiquée : Comme c'est un bibelot nouvellement lancé par la mode, on ne peut l'avoir en magasin à moins d'un louis.

Comme une canne n'est pas un parapluie, lorsqu'on va se promener au Bois avec sa canne, et qu'il pleut — ce qui arrive parfois en automne — on hèle un taxi... Dix francs.

Comme on n'est pas habituée à manier ce joujou, on brise, en faisant le moulinet, la glace des magasins... Mémoire.

N'empêche ! On a pu enlever sa canne au tambour-major, on ne pourra pas l'enlever à la femme. Elle en est plus fière que lui !

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Mon petit neveu, avant de rentrer au lycée, dans la classe de seconde, est venu me faire une visite. Il a quinze ans : il est intelligent et n'est pas paresseux. Je l'ai interrogé, voulant me rendre compte de ce qu'il savait. Je lui ai demandé de me traduire une phrase de Tite-Live, très simple, très claire. Il n'a pas pu me l'expliquer. Je lui ai « poussé quelques colles » sur Ronsard et Rotrou. Certes, il avait entendu parler d'eux ! Ces noms ne lui étaient pas inconnus, mais son érudition s'arrêtait là. Comme je lui manifestais mon étonnement, il le prit de haut et me répondit que je n'avais qu'à consulter le dernier palmarès de la distribution des prix : il avait eu des accessits en latin et en français ! Affirmation tout à fait exacte, en effet.

Le lendemain, je rencontrai sur le Cours un de mes vieux camarades, professeur à la Faculté des Lettres de notre ville, et je lui fis part de mon entretien avec mon neveu et, bien entendu, de ma stupéfaction.

— Mon ami, me dit-il, nous traversons en ce moment une crise redoutable. Jamais l'Université n'a été soumise à une aussi dure épreuve, et le père Fontanes, pendant les guerres napoléoniennes, n'a pas connu les angoisses de M. Painlevé ! Je n'accuse personne, et j'avoue que je ne vois pas de remède au mal. Tu serais stupéfait si je te montrais les copies que nous ont remises les élèves, au baccalauréat de juillet ! Ce sont celles que nous faisons en cinquième, de notre temps ! Je te le répète, il ne faut s'en prendre qu'aux circonstances...

— Alors, les professeurs, les parents, les élèves...

— Les professeurs sont pleins de bonne volonté, parbleu, mais ce sont des victimes de l'heure présente. Ils n'ont plus leur classe dans la main. Tu n'ignores pas que, dans beaucoup de cas, ils ne sont pas les titulaires de leur chaire. Ce sont, le plus souvent, des remplaçants, professeurs retraités qui ont repris du service, professeurs de huitième qui n'ont qu'une licence et qui occupent, en troisième ou en seconde, des places d'agrégé. Tous savent qu'ils n'ont qu'une fonction temporaire, et, malgré leur ardent et indiscutable désir d'être à la hauteur de leur tâche, ils ne suppléent qu'imparfaitement le maître absent.

— Et les parents ?

— Les parents, mon Dieu, les parents, il faut bien l'avouer, ne facilitent guère les efforts des professeurs, et on ne peut leur en vouloir ! Dans tant de familles, que de ruines et de deuils ! Le père et la mère sont bien excusables de ne pas regarder les devoirs, de ne pas faire réviser les leçons, de ne pas contrôler le carnet de notes du petit, quand ils attendent avec anxiété des nouvelles de l'ainé, blessé, prisonnier, ou dans les tranchées.

— Et les élèves ?

— Les élèves, eux, ont toutes les excuses. Ils ont d'abord celle de leur âge ! De plus, ils sentent que les suppléments qu'on leur donne ne sont pas leurs « vrais professeurs ». Ils voient qu'à la maison, on ne les surveille plus. Enfin, la lecture des journaux, des exploits merveilleux de nos poilus, de nos aviateurs, a pour eux un autre attrait que les leçons du *De Viris*, du *Conciones* et de nos modernes morceaux choisis. Mon collègue, professeur d'histoire, me racontait qu'ayant interrogé un candidat sur le chevalier d'Assas et ayant témoigné sa surprise devant le ton indifférent de ce candidat, celui-ci lui répondit :

« — Monsieur, cela n'a rien d'extraordinaire. Pareille chose est arrivée à mon frère, exactement la même... Les Boches l'ont fusillé parce qu'il avait averti ses camarades... »

Mon collègue n'avait qu'une chose à faire : s'incliner devant l'élève et lui donner le maximum. Ce qu'il fit, de grand cœur.

Le Provincial.

EN ATTENDANT LE "BREMEN..."

Un sous-marin allemand touche un port américain

NEW-YORK, 8 octobre. — Un sous-marin de guerre allemand, le U-53, vient d'arriver à New-Port (Rhode-Island), après une traversée de dix-huit jours.

Il est reparti pour une destination inconnue après avoir séjourné quelques heures seulement dans le port américain et sans s'être ravitaillé en pétrole.

Il venait de Wilhelmshaven. Il aurait apporté des dépêches pour le comte Bernstorff.

[On a déjà fait remarquer qu'un semblable voyage n'a rien d'extraordinaire ; des sous-marins en temps de paix ont fait des traversées plus longues sans qu'on eût eu besoin d'en faire un miracle. Des sous-marins ont effectué notamment le voyage d'Angleterre aux colonies britanniques les plus éloignées ; on sait d'ailleurs que rien n'est plus simple que de se faire convoier par un ou plusieurs bateaux de ravitaillement.

D'autre part, un télégramme de Londres à l'agence Radio, en date du 8, dit que le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, a déclaré qu'il n'avait pas connaissance que le sous-marin allemand U-53, qui est arrivé à New-Port, fût en route pour les Etats-Unis.]

LA SITUATION MILITAIRE

Nous gardons nos conquêtes au nord de la Somme

LA RETRAITE ROUMAINE EN TRANSYLVANIE

L'offensive engagée samedi par les troupes franco-britanniques au nord de la Somme a brillamment atteint tous ses objectifs. Tels sont les termes de notre communiqué. Pour en bien comprendre la valeur, il faut se souvenir que l'expérience de la guerre moderne a conduit à fractionner une opération d'ensemble en une série d'actions limitées dont chacune ouvre les voies à la suivante. Il est, en effet, impossible à l'infanterie de progresser utilement hors de la zone protégée par le canon. Tout terrain gagné au delà ne peut être maintenu et occasionne des pertes inutiles. Avec des troupes ardentes comme sont les nôtres, il est bien plus malaisé d'arrêter sur la ligne fixée d'avance une attaque en cours que de la déclencher. Cette difficulté est cependant résolue aujourd'hui, et l'opération de samedi peut être proposée comme un modèle de précision. Elle nous a donné exactement la ligne de hauteurs qui nous était nécessaire devant Grandcourt, Warlencourt, le Transloy et Saily-Saillisel, et cette ligne a été intégralement gardée.

L'ennemi a, au contraire, manifesté une grande nervosité. Surpris par la fougue de notre attaque, le commandement a amené en hâte des renforts qui, jetés sans préparation dans la bataille, n'ont pas opposé la résistance qu'on en attendait. Les tirs ont été précipités, incertains, par suite inefficaces. L'inquiétude s'est propagée jusqu'aux troupes allemandes du sud de la Somme, qui n'étaient pas attaquées et se sont cependant livrées à d'inutiles tirs de barrage. C'est donc bien à tort que l'ennemi prétend aujourd'hui n'avoir pas été pris au dépourvu. Il est d'ailleurs obligé de reconnaître que l'attaque n'a été repoussée que « dans son ensemble », et que « l'ennemi a réussi à pénétrer dans nos positions du village de Sars et



dans certaines parties de nos positions au nord-est de Lesbœufs, ainsi qu'entre Morval et le bois de Saint-Pierre-Vaast ». Nous ne demandons pas davantage.

En Transylvanie, les Roumains continuent d'évacuer les positions de la vallée de l'Alt, mais restent établis dans celles du Maros et du Szamos, et gardent la liaison avec l'armée russe de Bukovine. Cette retraite s'accomplit sans difficulté, volontairement et non sous la pression de l'ennemi. Le motif en est qu'il a été reconnu plus avantageux de porter ailleurs le principal effort. Les résultats de cet effort seraient acquis déjà sans l'erreur du début de la campagne, erreur parfaitement honorable d'ailleurs, car elle tenait au désir de secourir au plus tôt les populations opprimées de Transylvanie. Mais toute erreur est réparable. N'en avons-nous pas eu déjà la preuve ?

Jean Villars.

UN ROI QUI "TOURNE"



C'est Ferdinand de Bulgarie qui vient de figurer, ainsi que les membres de sa famille, que des dames appartenant à l'aristocratie autrichienne et que des artistes du théâtre viennois de la Hofburg, dans un film qui sera édité dans un but « de bienfaisance »

[Ce cliché, que nous empruntons à la Deutsche Illustrierte Zeitung, montre l'acteur Georges Reimers agenouillé devant le Bulgare.]

LA CRISE GRECQUE

Le roi fait appel à M. Spiridon Lambros

ATHÈNES, 8 octobre. — Le Roi a chargé M. Spiridon Lambros, professeur d'histoire à l'université d'Athènes, de former le prochain cabinet.

M. Lambros a réservé sa réponse jusqu'à demain.

M. Spiridon Lambros est âgé de soixante-cinq ans et est d'origine épirote. Il est toujours resté étranger à la politique ; les seules manifestations de vie politique auxquelles il se soit livré ont consisté en de nombreux discours patriotiques prononcés à l'occasion des fêtes nationales. Il est, d'ailleurs, un excellent orateur.

Mais M. Lambros est surtout connu comme historien. Professeur depuis 1886 à l'université d'Athènes il en a été à diverses reprises recteur. Il a publié de nombreux ouvrages purement historiques.

M. Lambros est un ami personnel du roi dont il fut un des professeurs. Il était également en excellents termes avec M. Venizelos.

Il ne paraît pas douteux que si M. Lambros accepte de constituer le ministère, le nouveau gouvernement devra être considéré comme un cabinet d'affaires et ne jouera qu'un rôle politique très effacé.

M. Lambros prendrait probablement le portefeuille de l'instruction publique. (Radio).

ATHÈNES, 8 octobre. — M. Lambros a accepté la mission de former le cabinet. Il soumettra demain au roi la liste de ses collaborateurs. (Radio).

Salonique, siège probable du gouvernement provisoire

SALONIQUE, 8 octobre. — La tournée de M. Venizelos devrait avoir sa conclusion naturelle à

Salonique. Ainsi le pensent les milieux grecs vénizélistes. Un groupement a été constitué qui serait chargé de préparer la réception du gouvernement provisoire, si la délégation Argyropoulos-Zymbrakakis obtient l'assentiment de M. Venizelos.

Nouvelles adhésions de militaires grecs

ATHÈNES, 8 octobre. — Un régiment de cavalerie à Larissa a adhéré au mouvement national et est parti pour Salonique. Déjà nombre d'officiers du même régiment avaient rejoint ces jours derniers l'armée de la défense nationale à Salonique.

L'incorporation des hommes mobilisables de la classe 1916 est ajournée.

SALONIQUE, 7 octobre. — Aujourd'hui arrivent 720 hommes appartenant aux troupes de la garnison d'Athènes, dont 20 hommes de la garde du corps du Roi, ainsi que 80 officiers et 70 sous-officiers.

Devant la fermeté de l'Entente les réservistes deviennent moins arrogants

ATHÈNES, 7 octobre. — Depuis deux jours, les réservistes à Athènes et au Pirée se tiennent tranquilles; ils laissent partir, sans recourir à leurs bruyantes manifestations habituelles, les volontaires allant à Salonique.

Fait extraordinaire que révèle ce soir le journal germanophile par excellence *Neon Asty*, les ligues de réservistes ont décidé de charger des délégués d'assister à chaque départ de volontaires, afin de leur éviter des manifestations hostiles de nature à susciter des représailles de la part des puissances de l'Entente.

Ce revirement provient, en grande partie, des recommandations faites par M. Calogéropoulos et ses collaborateurs. Sans doute l'attitude plus ferme, depuis peu, des puissances de l'Entente est pour beaucoup dans cet arrêt de l'activité des ligues.

Les Hellènes de Marseille obéiront à M. Venizelos jusqu'au bout

MARSEILLE, 8 octobre. — A l'issue d'une réunion qui rassemblait ce matin les Grecs résidant dans notre ville et les principales notabilités helléniques, le télégramme suivant a été adressé à M. Venizelos, à La Canée :

Les Grecs de Marseille, réunis aujourd'hui en manifestation populaire, reconnaissant le gouvernement de M. Venizelos et le but patriotique qu'il veut accomplir, décident de le suivre jusqu'au bout dans sa politique et d'obéir à tous ses ordres.

Une adresse a été également remise au préfet pour être transmise au gouvernement, demandant la reconnaissance par la France et ses alliés du gouvernement de M. Venizelos et souhaitant la victoire complète de la France et de ses alliés.

A L'ASSAUT DU CHANCELIER

Une décision significative du Landtag de Saxe

LAUSANNE, 8 octobre. — Un certain nombre de députés du centre viennent d'adhérer au mouvement d'opposition contre la politique du chancelier, faisant ainsi cause commune avec les députés nationaux-libéraux et conservateurs.

En raison de ces nouvelles défections, la situation politique de M. de Bethmann-Hollweg devient plus critique et semble devoir être sans issue.

BERNE, 8 octobre. — La majorité du Landtag saxon a décidé, sur la proposition des conservateurs, de nommer une commission ayant pour objet d'étudier les moyens propres à amener le renversement du chancelier de l'empire.

Les manœuvres des partisans de la guerre sous-marine.

BERNE, 8 octobre. — La *Germania* signale qu'il circule un mémoire sur les conséquences économiques de la guerre sous-marine que l'on attribue à l'amirauté allemande et qui est utilisé dans la campagne contre le chancelier par ses adversaires.

Cependant ce *factum* n'est en réalité que l'œuvre d'un collaborateur sans aucune valeur. On n'a pas encore pu découvrir les personnes qui répandent ce travail et l'introduisent dans leur campagne contre le chancelier.

" Sous les Tilleuls "

Le vaincu de Verdun fait de petits achats

ZURICH, 8 octobre. — Le kronprinz se trouvait à Berlin vendredi. Dans le courant de l'après-midi, il a effectué divers achats dans plusieurs magasins de l'avenue des Tilleuls.

Le vaincu de Verdun a quitté Berlin samedi matin pour regagner son quartier général.

Une mode d'un goût discret

ZURICH, 8 octobre. — Une nouvelle mode féminine vient d'être créée en Allemagne. Les robes sont confectionnées avec des tissus peints et les dessins les plus généralement en faveur sont des arabesques peintes sur un fond très clair.

La duchesse de Brunswick a produit sensation en arborant un costume de ce genre.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 8 Octobre (798^e jour de la guerre)

15 HEURES.

Nuit pluvieuse et sans événement important. Sur la Somme, l'ennemi a peu réagi.

LA GUERRE AERIENNE

Nos avions ont effectué de nombreux réglages et repéré de nombreuses batteries en action dans la région de la Somme. Ils ont livré six combats et bombardé, au nord de Péronne, Moislains et le bois des Vaux.

23 HEURES.

SUR LA SOMME, bombardements intermittents et réciproques. Après une violente préparation d'artillerie, les Allemands ont lancé, sur nos nouvelles positions A L'OUEST DE SAILLY-SAILLISEL une attaque dont les vagues successives ont été brisées par nos tirs de barrage sans qu'aucune ait pu atteindre nos tranchées.

EN WOEVRE, notre artillerie lourde a bombardé des convois et cantonnements ennemis, ainsi que la GARE DE THIAUCOURT.

Rien à signaler sur le reste du front.

Les communiqués britanniques

10 HEURES 15.

Hier soir, l'ennemi a réussi, à la suite d'une contre-attaque, à reprendre pied dans quelques éléments de tranchées AU NORD DE LESBŒUFS. Partout ailleurs, nos gains sont entièrement consolidés.

Le village de LE SARRS est tout entier entre nos mains. Plus de 500 prisonniers sont déjà dénombrés.

AU NORD ET AU NORD-EST DE COURCELET-LES nous avons effectué une avance considérable. Une attaque ennemie, dirigée contre la REDOUTE SCHWABEN, a été complètement brisée. Les troupes d'Irlande, de Mitland, d'Yorkshire ont exécuté, au cours de la nuit, un certain nombre de coups de main heureux DANS LES SECTEURS DE FAUQUISSART, DE GIVENCHY ET DE LOOS.

21 HEURES 40.

AU SUD DE L'ANCRE, violent bombardement ennemi au cours de la journée, particulièrement VERS GUEUDECOURT ET LE SARRS. Nous avons réalisé une avance AU SUD-OUEST DE GUEUDECOURT.

Ce matin, les Allemands ont attaqué de nouveau sans succès LA REDOUTE SCHWABEN. Nous avons gagné du terrain, à la suite d'un violent combat, AU NORD DE LA ROUTE COURCELETTE-WARLENCOURT.

Le chiffre des prisonniers des deux dernières journées s'élève actuellement à huit cent soixante-neuf dont treize officiers.

Hier, l'aviation a montré beaucoup d'activité, en dépit de conditions atmosphériques défavorables. Un de nos appareils n'est pas rentré.

Communiqué belge

DANS LA REGION DE DIXMUDE ET DANS CELLE DE STEENSTRAETE, l'artillerie de campagne et de tranchée a été active au cours de la journée.

AU SUD DE NIEUPORT, les batteries belges ont pris sous leur feu l'artillerie allemande en action à l'est de la ville.

Communiqué de l'emprunt

Aujourd'hui, le comité central de l'Union nationale des Cheminots a voté à l'unanimité un ordre du jour engageant les membres de la corporation à se faire, autour d'eux, les ardents propagandistes de l'emprunt, en s'inspirant de cette double considération que plus le succès de l'emprunt sera grand, plus sera avancée la fin de la guerre et moins il y aura de vies humaines sacrifiées.

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

La Boîte **1^{re} 95**

Se trouve **CHEZ** Pharmaciens Herboristes Épiciers.

La **MEILLEUR** ALIMENT des **ENFANTS**

Les médiocres résultats du cinquième emprunt allemand

Théoriquement, dix milliards de marks. En fait, trois milliards au plus.

Une note de Berlin annonce que, d'après les renseignements parvenus jusqu'à ce jour, les souscriptions au 5^e emprunt de guerre allemand s'élèvent à 10 milliards 500.000.000 marks, en chiffres ronds. Mais ce qu'elle ne dit pas, c'est que la plupart des souscriptions ne s'appuient que sur du papier provenant des emprunts précédents. Si bien que les milieux financiers suisses, qui sont bien informés, estiment que l'argent « frais » produit par ce 5^e emprunt ne dépassera pas trois milliards de marks.

Maigre succès.

Pourtant, le gouvernement impérial n'avait pas ménagé ses efforts. Sa réclame avait été kolossale. Il est vrai qu'elle n'avait pas toujours été conduite avec beaucoup d'intelligence, à preuve une note officieuse, qui fut insérée dans tous les journaux de province, et qui montre deux choses : d'abord, que la petite épargne allemande manque totalement de confiance; et aussi que M. Halferich manque de psychologie, puisque ses arguments pour dissiper cette méfiance sont précisément de nature à la fortifier.

Cette note portait comme titre : « Une crainte absurde. » En voici le texte :

Il nous revient que de nombreuses personnes se refusent à souscrire au nouvel emprunt de guerre avec la persuasion qu'étant donné le besoin sérieux d'argent (sic) de l'empire, celui-ci évitera dans un temps prochain de payer les intérêts des sommes souscrites.

On nous a aussi affirmé qu'un très grand nombre d'individus se sont empressés de retirer des banques et instituts de crédit les sommes qu'ils y avaient déposées de peur que l'Etat ne confiscât un jour ou l'autre ces dépôts.

Rien de plus absurde qu'une semblable idée. Même au cas, improbable, où cette guerre se terminerait défavorablement pour nous et où nous serions forcés de supporter de lourds fardeaux financiers, les intérêts de l'empire viendraient en première ligne.

Il est évident qu'au lieu de pouvoir régulièrement payer les intérêts l'Etat est obligé de prendre les mesures économiques indispensables, telles que les impôts et les taxes. Mais cela se passe partout de la même façon.

Nous ne perdons pas notre temps à réfuter la ridicule assertion concernant la confiscation des dépôts de la part de l'empire.

Le gouvernement impérial est incapable d'une action pareille (!).

Les personnes susceptibles de prêter foi à de semblables balivernes devraient être dépouillées par force de leur argent, car elles montrent une incapacité absolue à régir et administrer leur fortune.

Nous espérons qu'elles voudront bien réfléchir aux avantages que pourrait tirer l'ennemi de leur étrange et incompréhensible attitude.

N'était-il pas assez piquant que cette note après avoir traité d'absurdes les individus qui craignaient une éventuelle confiscation de leurs dépôts laissât tomber sur eux la menace de les dépouiller s'ils ne souscrivaient pas à l'emprunt ?

G.-G. Z.

UN RUDE ADVERSAIRE



LE CAPITAINE BOELKE

GENÈVE, 8 octobre. — Le bruit a couru et des journaux s'en sont fait l'écho que le capitaine Boelke aurait été envoyé à Constantinople pour y organiser l'aviation turque.

Aujourd'hui, des dépêches de Berlin annoncent, au contraire, que le capitaine Boelke serait sur le front de la Somme où il aurait abattu son trentième adversaire.

DERNIÈRE HEURE

Les Austro-Allemands ont repris Brasso

GENÈVE, 8 octobre. — Les dépêches officielles de source allemande sont très sobres en ce qui concerne le mouvement de repli de l'armée roumaine. Elles se bornent à déclarer que les troupes austro-allemandes ont réussi à déboucher dans les vallées de l'Olt et dans la Burgerland, que ces troupes ont refoulé l'adversaire et que Brasso est prise. (Havas.)

[Brasso, ou Brossov ou Kronstadt, l'une des plus belles villes d'Europe, avait été occupée dès les premiers jours de l'offensive; les Roumains y étaient entrés le 30 août, trois jours après la déclaration de guerre à l'Autriche.]

L'ennemi développe sa contre-offensive en Transylvanie

(Communiqué roumain du 8 octobre)

FRONT NORD ET NORD-OUEST. — Dans la région des montagnes de Caliman, Gurghiu et Haight, engagements de patrouilles.

A Ghimbavul, à l'ouest de Brasso, nous avons repoussé plusieurs attaques de l'ennemi.

Dans les défilés de l'Olt et du Jiul, actions d'artillerie.

FRONT SUD. — Sur le Danube et en Dobroudja, actions d'artillerie.

Les Roumains gardent la défensive sur leur front occidental

BUCAREST, 8 octobre. — Au nord, dans la vallée d'Olt, dans la plaine de Transylvanie et la région Sibiu-Fogaras-Brasso, en présence de forces ennemies très supérieures en majorité allemandes, les troupes roumaines ont été ramenées sagement sur des positions stratégiques des Carpathes à la frontière pour assurer la solide défense des quatre défilés débouchant de Roumanie dans la plaine de Brasso.

Selon toute évidence, les Austro-Allemands tentent de frapper un coup désespéré et amènent des troupes de tous les autres fronts.

Selon les dernières nouvelles, l'offensive roumaine a déjà repris dans la vallée du Jiul et le défilé de Cimani, vers Sibiu.

Au sud, en Dobroudja, la situation est satisfaisante; l'armée roumano-russe progresse vers le Sud.

Le communiqué russe

PETROGRAD, 8 octobre. — Communiqué du grand état-major :

SUR LE FRONT OCCIDENTAL, aucun événement important à signaler.

SUR LE FRONT DU CAUCASE, en direction d'Ognot, des attaques menées par des détachements d'éclaireurs, appuyés par de l'artillerie, ont été repoussées avec plein succès. Des déserteurs, qui sont arrivés en grand nombre pendant ces derniers jours, disent que les désertions parmi les troupes turques ont considérablement augmenté depuis le commencement des gelées. On a constaté la désertion d'un peloton tout entier.

EN DOBROUDJA, la situation est sans changement.

La ville galicienne de Brzazany est sérieusement menacée

PETROGRAD, 8 octobre. — L'Invalide russe, organe du ministère de la Guerre, écrit :

« En se basant sur des rapports véridiques, on peut affirmer que la lutte qui fait rage autour des positions de Brzazany dépasse en acharnement, en violence et en fougue tout ce qui a été vu jusqu'à présent sur les autres fronts russes et alliés. »

Selon des renseignements parvenus au même journal, les Russes sont actuellement à trois versants de Brzazany et entourent la ville de trois côtés.

Deux navires américains auraient été coulés près d'Arkhangel

CHRISTIANIA, 8 octobre. — Suivant le consul général de Norvège à Arkhangel, deux navires américains auraient été coulés dans les parages de ce port.

Il est extrêmement difficile d'obtenir des informations exactes à ce sujet. (Information.)

LA MARCHE SUR MONASTIR

Les Serbes occupent le sommet du Dobropolje

Les troupes françaises sont maîtresses de Kisovo.

(OFFICIEL.)

Les combats continuent de la boucle de la Cerna au lac Prespa. Les troupes serbes ont occupé le sommet du Dobropolje; les troupes françaises sont maîtresses de Kisovo dans les monts Baba.

Rien à signaler sur le reste du front.

Du correspondant particulier de Reuter, via Salonique, 4 octobre :

Les Serbes ont fait suivre leur récent succès sur le Malkanidje d'une brillante victoire qui décidera probablement du sort de Monastir; ils se sont emparés de tout le Kaimackalan.

Les Bulgares ont été forcés de se replier et continuent leur retraite. Maintenant, la sécurité de tout leur flanc droit est compromise, et il serait surprenant qu'un mouvement rétrograde ne s'ensuivît pas. Les Serbes ont été victorieux, grâce à la supériorité de leurs canons et de leurs munitions.

Le Bulgare est brave; il l'a prouvé bien des fois. Dans les corps à corps, c'est un excellent soldat. Il y a quelque chose d'impersonnel dans le bombardement qui affecte son moral. Avant d'attaquer Kaimackalan dimanche, les Serbes ont servi à l'ennemi une forte dose de cette désagréable médecine. Après avoir criblé de projectiles les positions bulgares, les Serbes chargèrent à la baïonnette leurs adversaires.

Les vainqueurs trouvèrent le sol jonché de cadavres ennemis dont quelques-uns étaient horriblement mutilés par les obus. Ils s'emparèrent aussi de quatre canons et de plusieurs mitrailleuses. Sans permettre à l'ennemi de se reposer ou de se remettre quelque peu, les Serbes ont continué de les presser. Hier, ils s'emparaient d'une autre batterie. Les Bulgares ont abandonné toute la ligne de Starkov-Grob et se replient au delà de la Cerna, avec l'ennemi à leurs trousses. Reste à savoir s'ils ont l'intention de faire une tentative de résistance sur la ligne de la Cerna, mais le Starkov-Grob étant aux mains des Serbes, ils éprouveraient bien de la difficulté à s'y maintenir.

Le gouvernement provisoire grec va bientôt s'installer à Salonique

SALONIQUE, 8 octobre. — Le gouvernement provisoire arrivera bientôt à Salonique.

Une réception aura lieu au débarcadère, place de la Liberté.

Le maire, à la tête du conseil municipal, les chefs religieux, les comités, les corporations et les associations iront au devant du gouvernement provisoire.

Les troupes et la gendarmerie, sous le commandement du colonel Christodoulos, feront la haie le long du boulevard de la Victoire.

Une réception officielle aura lieu dans les bureaux de la Défense nationale, où M. Venizelos haranguera la population.

Les carillons des églises annonceront le débarquement du gouvernement provisoire.

Le U-53 à New-Port

Une protestation de l'Angleterre

WASHINGTON, 8 octobre. — Sir Cecil Spring Rice, ambassadeur de Grande-Bretagne, a conféré avec M. Lansing au sujet du séjour du sous-marin de guerre allemand U-53 dans les eaux américaines.

Il a déclaré au secrétaire d'Etat américain que, au point de vue britannique, le sous-mersible allemand était passible d'internement jusqu'à la fin de la guerre.

L'« U-53 », était porteur de documents officiels pour le comte Bernstorff.

NEW-YORK, 8 octobre. — Le commandant du sous-marin U-53 a informé l'amiral Knight que son voyage avait pour but de remettre certains documents officiels au comte Bernstorff.

Cependant, suivant des nouvelles reçues de Washington, l'ambassadeur d'Allemagne déclare qu'il n'a nullement été prévenu de l'arrivée du sous-mersible.

Le prince Hatzfeldt se prépare à partir pour New-Port.

Les Italiens progressent dans la région de l'Avisio

ROME, 8 octobre. — Commandement suprême.

Les hautes cimes qui, tel un formidable rempart, couvraient au sud le Val Avisio, ont été enlevées par une suite d'opérations méthodiques et après une lutte acharnée.

Dans les ravins de la Busa Alta, nous avons fait 25 prisonniers, dont 3 officiers, et conquis un riche butin d'armes et de munitions. Nous avons trouvé une centaine de cadavres ennemis que nos soldats ont ensevelis.

Malgré un bombardement d'une violence extrême, nous avons consolidé et renforcé les positions conquises.

Contre notre nouvelle position du massif de Busa-Alta (Vanoi Cismon), l'adversaire a lancé dans la nuit du 6 au 7 octobre des attaques répétées alternant avec des bombardements intenses; il a été chaque fois repoussé avec de lourdes pertes que nos reconnaissances ont constatées.

De violentes actions de l'artillerie adverse ont eu lieu sur le col Bricon (vallée de Travnolo), dans la zone du col di Lana (Haut Cordevole) et sur la Punta del Forame (Haut Boite). Notre artillerie a riposté avec une égale énergie.

Dans la vallée du Gail, nos canons de gros calibre ont dispersé une forte colonne ennemie en marche de Mauthen à Dellach.

Sur le front de Giulie, diverses actions d'artillerie ont eu lieu, particulièrement intenses sur le Carso.

En réponse aux tirs ennemis sur les habitations de Monfalcone, nos batteries ont lancé quelques obus sur des campements ennemis à Cominiano (Comen).

Nous avons fait dans de petites rencontres une trentaine de prisonniers.

De rares avions, qui ont pris la fuite devant le feu de notre artillerie, ont lancé quelques bombes dans les environs d'Asiago, Gallio et Fonzaso, sans faire ni victimes ni dégâts.

L'importance du succès italien du 7 octobre

ROME, 8 octobre. — Une note de l'Agence Stefani dit :

« Avec une régularité méthodique, les uns après les autres, tombent en notre pouvoir les sommets du formidable rempart qui, il y a encore quelque temps, nous empêchait d'atteindre par le sud la vallée d'Avisio, là où la ligne importante des escarpements des Dolomites se réunit avec la route de la vallée de Travnolo et le défilé de Rollo qui est déjà, en partie, en notre pouvoir. »

Le développement des usines de guerre en Italie

ROME, 8 octobre. — Dans le discours qu'il a prononcé aujourd'hui, à Milan, sur la guerre, M. Boselli, après avoir envoyé le salut du gouvernement aux troupes italiennes qui combattent depuis le Trentin jusqu'en Macédoine, a résumé l'effort industriel de l'Italie.

Dans neuf cents ateliers militaires et auxiliaires, et dans huit cents autres établissements, 425.000 ouvriers et 45.000 femmes fabriquent en un mois autant de canons qu'en fournissait l'Italie en une année avant la guerre. La production des mitrailleuses est six cents fois et celle des projectiles, cent dix fois supérieure à celle du début des hostilités. La fabrication des automobiles a quadruplé et celle des avions a augmenté dans des proportions considérables. Enfin, un nombre énorme de fabriques d'explosifs s'est ajouté aux anciennes usines.

Une grosse unité navale autrichienne saute dans le port de Pola

ROME, 8 octobre. — Suivant des nouvelles reçues de Zurich, une des grosses unités de la flotte autrichienne aurait sauté dans le port de Pola. On ignore les causes de l'explosion. (Information.)

Le Portugal se prépare

LISBONNE, 7 octobre. — Dix-huit mille hommes de toutes armes ont été concentrés pour participer à des manœuvres et à des marches qui s'effectuent régulièrement.

LISBONNE, 8 octobre. — On annonce qu'une fabrique d'avions sera prochainement installée à Lisbonne. Un officier d'artillerie et un certain nombre d'ouvriers portugais sont en ce moment en mission pour étudier la construction des avions.

Ayuntamiento de Madrid

APRÈS NOS VICTOIRES SUR LA SOMME. — PARMIS LES RUINES DE COMBLES



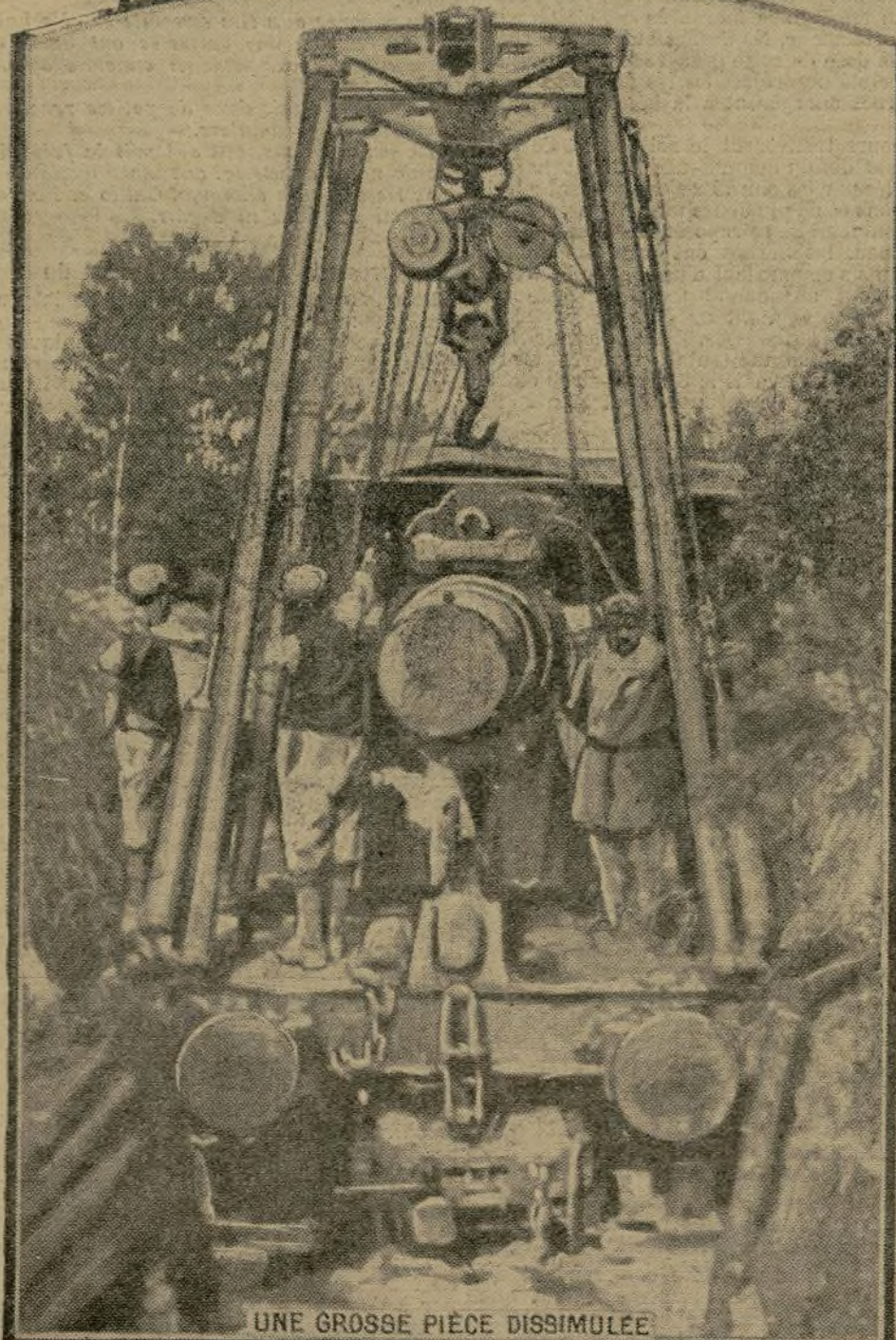
ON APPORTE LA SOUPE AUX COMBATTANTS DE PREMIÈRE LIGNE



LE DRAPEAU DU 331^e D'INFANTERIE APRÈS LA BATAILLE



L'ENTRÉE DU VILLAGE DE COMBLES



UNE GROSSE PIÈCE DISSIMULÉE



SUR LES RUINES DU VILLAGE DE COMBLES RECONQUIS



UN COUP DE SONNETTE POUR SIGNALER L'ARRIVÉE DES GAZ

Après la magnifique offensive dont le but était la prise de Comble, les troupes franco-britanniques ont travaillé à organiser le terrain conquis comme à dénombrer le butin enlevé à l'ennemi. Malgré le mauvais temps, une préparation intensive d'artillerie préluait, il y a deux jours, à de nouveaux assauts qui ont abouti depuis samedi à d'importants succès. A l'arrière de nos lignes,

Comble, qui fut longtemps l'objectif de notre commandement, constitue maintenant un point de soutien qui sera et est déjà très efficace dans notre action vers Péronne et Bapaume. Nous rapprochons ici quelques aspects de ce village-citadelle où les Allemands avaient multiplié les moyens de défense au point de s'y croire invincibles.

Ayuntamiento de Madrid

LA PRISE DE THIEPVAL

Un irrésistible assaut des Canadiens. -- Les tortues blindées à l'œuvre. -- Le combat parmi les ruines. -- La conquête du Crucifix. -- 6.000 prisonniers en quarante-huit heures.

L'intérêt de la journée du 26 septembre se concentra particulièrement dans le secteur de Thiepval, où les Canadiens, après une écrasante préparation d'artillerie, se levèrent pour l'assaut sur le coup de midi et demi.

Thiepval, transformé en forteresse, avait été déclaré impenable par les Allemands. Ils avaient établi là un nouveau labyrinthe avec une série de boyaux souterrains, de places d'armes, de chambres de repos superposées dans les entrailles du sol, et tout un système de tunnels reliant ces diverses organisations. Elles étaient à l'abri des pires bombardements.

Depuis le mois de septembre 1914, le 180^e régiment d'infanterie wurtembergeoise occupait cette place forte, et, l'ayant conservée jusqu'à ce jour en dépit de tous les assauts, il prétendait à l'honneur de s'y maintenir jusqu'à la fin de la guerre!

Il avait patiemment perfectionné les défenses de Thiepval au cours de ses deux années de garnison. Redoutes, fortins, coupoles bétonnées permettaient de soutenir un siège de longue durée. Les pionniers wurtembergeois avaient même poussé des boyaux souterrains jusqu'en arrière des lignes anglaises. Des partis ennemis pouvaient surgir par des orifices habilement dissimulés, derrière le dos de nos alliés et les mitrailler impunément. Aucune des ruses de la fortification boche n'avait été oubliée.

Néanmoins, les Australiens avaient réussi à s'emparer de la ferme Mouquet qui, sur la droite, était le fort avancé de Thiepval, et, plus récemment, d'autres troupes britanniques avaient mordu dans un saillant formidablement armé le « Wonderwork » (l'ouvrage merveilleux). Des opérations de détail, des luttes de grenades bien menées, des coups de main audacieux avaient en outre permis de se rapprocher de Thiepval à travers les embûches du dédale. Les Canadiens étaient décidés à en finir.

Il fallait d'abord pour cela, dans la partie sud du village, se rendre maître du château. Extérieurement, ce château n'existait plus, mais ses organisations intérieures étaient l'un des principaux nœuds de la défense.

Il importait ensuite de franchir un chemin creux où débouchaient de nombreux abris souterrains reliés eux-mêmes à des caves fortifiées dans le village.

Enfin, on devait s'emparer du cimetière, centre de résistance essentiel de la partie septentrionale de Thiepval.

Nous ne décrirons point en détail les combats furieux, les corps à corps héroïques, les duels sanglants qui furent livrés à chacune de ces étapes. A 3 heures de l'après-midi, les Canadiens tenaient le château. Ils furent aidés eux aussi par les tanks dans cette conquête. Les monstrueuses tortues escadèrent les abris de mitrailleuses et les écrasèrent sous leur poids. Elles formaient autant de fortins mouvants au milieu des fortins allemands dont le feu se brisa sans résultat contre l'impénétrable carapace.

Parmi les ruines, le combat persista jusqu'à la nuit et pendant la nuit. Des groupes de Wurtembergeois qui, au début de la bataille, s'étaient glissés par les souterrains derrière les Canadiens, furent heureusement anéantis ou faits prisonniers. Les pionniers canadiens, en l'occasion, rivalisèrent d'astuce et d'audace avec les Wurtembergeois. Et ils leur montrèrent comment savent travailler les trappeurs américains.

Ce n'est que dans la matinée du 27 que tous les ouvrages savamment édifiés par l'ennemi furent conquis. Une redoute fort gênante au nord de la ferme Mouquet fut enlevée de haute lutte.

Enfin, la dernière hauteur d'où les Allemands pouvaient inquiéter nos alliés — le Crucifix, situé à la cote 150, au carrefour de Thiepval à Grandcourt — fut conquise un peu plus tard. De la sorte, tous les retours offensifs dans cette région furent sinon rendus impossibles, du moins condamnés à un échec certain.

En ces quarante-huit heures de combats, 6.000 prisonniers étaient venus s'ajouter aux 20.000 qui furent faits dans les précédentes offensives sur la Somme. Fait également important à noter, les pertes britanniques étaient relativement faibles tant en proportion du terrain conquis que du nombre de captifs ramenés durant ces deux journées fameuses du 25 et du 26.

La bataille sous Sailly-Saillisel

Nous pouvons, dès à présent, donner quelques précisions sur le brillant succès remporté samedi par nos troupes, en liaison avec l'armée britannique.

Il s'agissait, en partant de la ligne acquise dans la journée du 3 et qui passait à environ un kilomètre de Morval, par le bois du Mouchoir et la corne nord-ouest du bois de Saint-Pierre-Vaast, de gagner du terrain en avant pour s'approcher du village de Sailly-Saillisel.

Cette entreprise comportait l'enlèvement des tranchées dites de Carlsbad, de Teplitz et de Berlin et des défenses organisées par l'ennemi à la lisière est du bois de Saint-Pierre-Vaast. De plus, au delà de ces tranchées, aux abords ouest du pare du château de Sailly-Saillisel, se trouve un ensemble de fortifications très solidement construites appelé « ouvrage tripot ».

La préparation d'artillerie, méthodique et précise, comme toujours, grâce à l'habileté de nos observateurs aériens et terrestres, avait permis une destruction presque complète des défenses allemandes. L'artillerie ennemie, énergiquement contrebattue par nos batteries, s'était révélée comme nettement inférieure. Ses barrages étaient nerveux et devenus insuffisants, ses tirs contre nos batteries, impuissants à en gêner l'action.

Le commandement sentit, comme le disent les Allemands, que la position « était mûre pour l'assaut ».

A 14 heures, toute la ligne, dans un élan magnifique, se portait en avant. En moins d'une heure, la plupart des objectifs étaient conquis.

A 17 heures, le commandement avait l'assurance que les positions occupées étaient tenues solidement et que les efforts de l'ennemi pour les reconquérir seraient certainement voués à l'insuccès. L'ennemi ne tentait d'ailleurs aucune contre-offensive sérieuse ou, du moins, celles qu'il essayait étaient-elles étouffées dans l'œuf.

Les rapports reçus dans la soirée le marquaient nettement et faisaient valoir le désastre certain, chez l'ennemi. Les bataillons amenés en réserve au nord de Sailly-Saillisel étaient aussitôt signalés par nos avions.

Le feu concentré de nos batteries, immédiatement déclenché, les clouait sur le sol. Sur différents points de la ligne, des prisonniers étaient faits appartenant à des divisions autres que celles qui avaient été engagées dans la région.

Il résulte de leur premier interrogatoire qu'ils faisaient partie de bataillons de réserve de ces divisions. Surpris par les événements, ces bataillons avaient été enlevés par convois automobiles et jetés dans la bataille sur les points les plus menacés.

Les troupes qui, sous la haute direction du général Fayolle, ont si brillamment combattu dans la journée d'hier appartiennent à nos vaillants corps de l'est, qui comprennent d'ailleurs dans leurs rangs un si grand nombre de Parisiens.

Il sera sans doute possible de donner bientôt un récit détaillé de cette journée où ils se sont particulièrement distingués. (Information.)

LE DEUXIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

N'hésitons pas à convertir des bons et des obligations en nouvelle rente 5 0/0

En convertissant leurs bons et leurs obligations de la Défense nationale en titres du deuxième emprunt, les souscripteurs accroissent leurs revenus dans la proportion que voici :

Un bon à 3 mois porte intérêt à..	4,04 0/0
Un bon à 1 an porte intérêt à..	5,26 0/0
Une obligation porte intérêt à..	5,31 0/0
La rente libérée 5 0/0 porte intérêt à.....	5,70 0/0

Ceux qui, depuis le début de la guerre, théorisaient au lieu de placer leur argent en bons ou en obligations de la Défense nationale ont porté le plus sérieux préjudice à leurs propres intérêts, puisqu'ils ont renoncé à accroître leur capital de plus de 11 0/0.

Ceux qui, possédant actuellement des bons et obligations de la Défense nationale, ne les échan- gent pas contre des titres de rente, perdent l'occasion d'accroître leurs revenus d'une façon appréciable.

Comme les bons, comme les obligations, les titres de rente peuvent être au porteur. C'est l'anonymat pleinement réalisé dans la souscription.

Enfin, faire son devoir est le meilleur des placements. Défendre son pays avec ses capitaux quand on ne peut plus le faire les armes à la main, combattre pour lui en lui apportant tous les capitaux dont on dispose, c'est donner des armes, des munitions, des vivres à nos enfants, amis, alliés, qui combattent les armes à la main et risquent leur vie.

Ayuntamiento de Madrid

Ici on dit encore du bien des Pilules Pink

C'est une jeune couturière qui aujourd'hui nous dit beaucoup de bien des Pilules Pink. Mlle Renée Manin, qui habite Lyon, 75, rue de l'Abondance, était, suivant l'expression populaire, mal hypo- théquée, mais quelques jours de traitement avec les bonnes Pilules Pink ont été suffisants pour corriger, atténuer et chasser tous les maux qui contrariaient son existence de travailleuse.



Mlle Renée MANIN

Cl. Gervais

« Comme à beaucoup de mes camarades, vos Pilules Pink m'ont rendu la santé, écrit-elle. Si je n'avais pas trouvé ce bon remède, j'aurais été certainement obligée de cesser tout travail, car je n'en pouvais plus. Comment étais-je devenue ané- mique? Je ne saurais le dire. Ça s'était fait petit à petit, si bien que je n'y avais pris garde. Je m'étais sentie quelquefois très fatiguée, j'étais de- venue pâle, j'avais maigri. Un jour je me sentais bien, le lendemain j'allais mal. Les mauvais jours sont devenus plus nombreux, plus rapprochés et enfin j'ai passé toute une période où j'ai constam- ment souffert de tiraillements d'estomac, d'oppres- sion, de palpitations, de migraines. Je me sentais chaque jour plus faible. J'ai heureusement pris à ce moment les Pilules Pink et elles m'ont fait tant de bien tout de suite que je n'ai pas eu à inter- rompre mon travail. Tout en travaillant j'ai conti- nué le traitement; mes maux se sont atténués et ont bientôt disparu. Je me porte très bien main- tenant. »

De même que « qui va à la chasse perd sa place », quand on est ouvrier il n'est pas bon de s'absenter, même pour cause de maladie. L'ou- vrage n'attend pas, et on risque fort lorsqu'on se présente à nouveau à l'atelier de voir sa place occupée. Si les Pilules Pink sont si précieuses pour les anémiques, c'est qu'elles ont une action rapide, pour ainsi dire immédiate. Elles vous sou- tiennent et, tout en vous soutenant, s'occupent de votre guérison définitive. Comme le traitement n'oblige à aucun régime spécial, qu'il s'agit de prendre quelques pilules par jour, on peut facile- ment se soigner tout en vaquant à ses occupations ou à ses études.

Les Pilules Pink sont souveraines contre l'ané- mie, la chlorose, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, faiblesse nerveuse, neuras- thénie. Elles enrichissent et purifient le sang et tonifient les nerfs.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris. 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

Un vapeur italien touche un écueil et sombre

MADRID, 8 octobre. — Le journal *El Liberal* pu- blie un télégramme de la Corogne annonçant que le vapeur italien *Alberto Trever* a fait naufrage à peu de distance du port de Muros, sur la côte ouest de Galice.

En raison du brouillard épais, le navire se te- nait à peu de distance de la côte et heurta violem- ment l'écueil de Maixidos, tristement célèbre pour avoir causé de nombreux naufrages. Le choc fut tel que le bateau coula en cinq minutes. Le capi- taine eut juste le temps de faire embarquer l'équi- page sur deux canots et les naufragés, au nombre de 23, furent recueillis par un vapeur de pêche qui les conduisit au port de Muros.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LA VIE SPORTIVE



FEMINA SPORT. — Hier a eu lieu le concours annuel de sports athlétiques au Stade Brancion : Handicap 70 mètres haies.

CYCLISME

La Grande Consolation (6^e année). — La Société des Courses a fait disputer, hier après-midi, l'épreuve classique dite de Grande Consolation, compétition réservée aux coureurs qui, de toute l'année, ne se sont pas classés une seule fois parmi les cinq premiers d'un inter-club. De nombreux concurrents ont pris part à cette épreuve d'encouragement. Il y avait en effet 101 partants sur 120 engagés.

Le départ fut donné à 2 h. 42, à Saint-Germain (place Royale). Le parcours comportait la traversée des localités suivantes : Port-Marly, Rocquencourt, Versailles (contrôle), Saint-Cyr, Bois d'Arcy, Sainte-Appoline, Neauphle-le-Château (contrôle), les Petits-Prés, Fauchoirilles, la Maladrerie, Chambourey et Saint-Germain (arrivée à la grille d'Hennemont), soit exactement 50 kilomètres.

C'est Raymond Desmoulins qui est sorti vainqueur de cette compétition, battant aisément Guyot et Camille Samyn. Les coureurs Goin et R. Jacobs, arrivés respectivement deuxième et cinquième, ont été mis hors de course, leur dossard ne portant pas le cachet du contrôle de Neauphle.

1. Raymond Desmoulins (J) 1 h. 36 m. 4 s.; 2. Georges Guyot (V.C.P.), 1 h. 37 m. 45 s.; 3. Camille Samyn (H.C.P.), à 5 longueurs; 4. Roger Morel (U.V.IX.), 1 h. 38 m. 13 s.; 5. Jean Carraud (C.S.N.), à 7 longueurs; 6. J. Ordona (F.A.S.), 1 h. 39 m. 59 s.; 7. R. Savina (J) 1 h. 40 m. 2 s.; 8. P. Baspeyras (U.S.N.), 1 h. 40 m. 8 s.; 9. M. de Craeye (J), 1 h. 40 m. 15 s.; 10. André Barbe, à 2 longueurs; 11. P. Ricoux (U.S.N.), 1 h. 40 m. 22 s.; 12. G. Duguey (J), 1 h. 40 m. 48 s.; 13. L. Moire (C.S.N.), 1 h. 41 m. 6 s.; 14. D. Subert (U.V.A.), 1 h. 44 m. 8 s.; 15. H. Pernot (J), à 3 longueurs; 16. P. Tremblay (U.V.A.), à 2 longueurs; 17. Jean Rieu (J), à 5 longueurs; 18. E. Bourgeois (U.V.IX.), 1 h. 44 m. 56 s.; 19. M. Bourgard (C.S.N.), 1 h. 47 m. 28 s.; 20. F. Lafranchise (J), 1 h. 47 m. 56 s., etc. Il y a eu 68 arrivants dans le délai de 2 h.30.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — PREMIÈRE SÉRIE. — *Équipes premières.* — Au Parc des Princes, l'A. S. Française et C.A.S. Générale font match nul (zéro à zéro); à Saint-Cloud, le Stade Français bat le Standard Athlétique Club par 3 buts à 1.

DEUXIÈME SÉRIE. — Équipes premières. — A Taverny, le Cosmopolite Club bat la S.A. de Pantin par 5 buts à 2; à Paris, la Légion Saint-Michel et l'U.S. Noisienne font match nul (1 but à 1); à Saint-Denis, le C.A. Dyonnais bat le S.C. de Choisy-le-Roi par 7 buts à 2 et, au Tremblay, le C.A. de la Marne bat l'U.S. de Maisons-Laffitte par 4 buts à 1.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — ÉQUIPES PREMIÈRES. — *Première division.* — A Pantin, l'Olympique bat l'U.S. Suisse par 9 buts à 2; à Saint-Maur, l'E.S. Saint-Maur bat la J. A. de Saint-Ouen par 4 buts à zéro et, à Charentonneau, le C.A. de Paris bat le Club Français par 4 buts à 1.

Deuxième division. — Paris Star bat, à Polangis, le S.C. Français par 3 buts à zéro; au Bois de Boulogne, le C.S. des Sourds-Muets bat par forfait l'E.S. de Villejuif.

Les challenges de la F.G.S.P.F. — ÉQUIPES PREMIÈRES. — *Groupe A :* à Drancy, la Gauloise de Pantin bat la J. A. Drancy par 8 buts à zéro; *Groupe B :* A l'Île Saint-Denis, la Société de Sonis bat l'A.F. Garenne-Colombes par forfait, tandis qu'au Bois de Boulogne l'École de Passy s'assure la décision sur le C.S. Turenne par 2 buts à 1. — *Groupe C :* à Bagatelle, l'Étoile des Deux-Lacs bat l'U.S. du 1^{er} par 5 buts à zéro. — *Groupe E :* la J. A. de Montrouge bat, à Arcueil, par 8 buts à zéro, l'A. J. du Kremlin.

La Coupe Louis (F.C.A.P.). — Le C.S. de Neuilly a battu, à Argenteuil, le C.S. Argenteuillais par forfait, et, à la porte Brancion, l'U.S. de Montrouge a triomphé de l'U.A. du XX^e par 7 buts à 1.

FOOTBALL RUGBY

A Colombes, le Racing Club de France a battu, hier, le Sporting Club Universitaire de France par 15 points à 3.

LAWN-TENNIS

A La Boulie. — Le tournoi de lawn-tennis de La Boulie s'est terminé hier par le championnat double, qui avait attiré une nombreuse assistance. En voici les résultats :

Finale du championnat double messieurs : MM. Danet et Lefebvre battent MM. Gitral et Martin, 6-1, 3-6, 6-3, 5-4.

Les entrées du tournoi de lawn-tennis avec d'autres souscriptions des joueurs de golf ont permis de compléter une somme de 1.000 francs qui a été envoyée à la Croix-Rouge.

AERONAUTIQUE

A l'Aéro Club de France. — Le comité de direction de l'Aéro Club de France, réuni sous la présidence de M. Henry Deutsch (de la Meurthe), a procédé à l'admission de MM. les officiers pilotes aviateurs : Jean Chaput, Emmanuel de Dreux-Brézé, Amédée Froger, Amaury de La Grange, Roger Louit, de l'ingénieur Marc Birkigt et Jean Blondel. Après avoir adressé de chaleureuses félicitations aux membres ayant été l'objet de citations ou de promotions, le comité a homologué de nombreux brevets de pilotes aviateurs. Puis il a décidé : la création d'une récompense destinée à reconnaître les réels services que rend dans les écoles d'aviation militaire le personnel enseignant; d'offrir à la direction de l'Aéronautique aux armées une voiture-ambulance automobile destinée aux groupes de combat, et d'inscrire l'Aéro Club de France pour une somme de 100.000 francs à l'Emprunt de la Défense nationale.

LES COURSES EN ANGLETERRE

La plus grosse épreuve de l'année

Les Jockey Club Stakes, l'unique prix de 250.000 francs qui subsiste aujourd'hui, a été disputé jeudi à Newmarket. Dans une année où les allocations ont été en général très sensiblement réduites, un pareil appât devait attirer, semblait-il, un lot exceptionnel. Mais cet espoir ne s'est pas réalisé. Le gagnant des September Stakes, Hurry On, n'était pas engagé. La gagnante du Derby, Fifiella, hors de combat au moins momentanément, a été envoyée au haras, où elle doit passer l'hiver. Nassovian, qui avait été réservé pour cette course, souffre de crevasses et a dû décliner la lutte. Clarissimus, le gagnant des Deux Mille Guinées, a dû être retiré lui aussi. Bref, il n'est resté, en fait de candidats de grande marque, que le second des Guinées et du Derby, le demi-frère de Bayardo et de Lemberg, Kwang See.

Kwang See avait les meilleurs titres et un poids exceptionnellement favorable. Sur le papier, il ne semblait pas pouvoir être battu. En fait pourtant il n'a fini que troisième, battu par deux chevaux de handicap : le trois ans Canobie, au duc de Portland, et le quatre ans Sanctum, à M. Raphaël. Canobie a battu d'une encolure Sanctum, qui précédait lui-même Kwang See de deux longueurs.

Canobie rendait cinq livres à Kwang See et Sanctum quinze. Si l'on admettait que Kwang See a été réellement battu sur son mérite, qu'il était le Kwang See du Derby et des Guinées, il faudrait admettre aussi que Canobie s'est transformé en crack, et que Sanctum, favori du Cesarewitch, où il porte 46 kilos, a ce handicap à sa merci. Tout cela est trop extraordinaire pour être tout à fait vrai. Le plus probable est que Kwang See n'était pas lui-même ou ne tient pas la distance.

A noter, le mardi, la victoire du deux ans Dandellon, qui s'est révélé en enlevant les Hopeful Stakes, à Kuntsford, et Diadème, considérés jusqu'alors comme les cracks de la jeune génération.

Vendredi, Hurrig Oss a enlevé au petit galop le Saint-Léger de Newmarket à deux adversaires très ordinaires. On payait 40 pour le poulain de M. J. Buchanan.

Petite gazette de la Comédie

Superbe matinée, dimanche; la recette approche de sept mille francs; on refuse du monde à certaines catégories de places et l'on ne peut caser tous les titulaires des entrées! Cela prouve que, quand le temps est favorable, la Maison n'a besoin « d'attractions » d'aucune sorte pour réaliser le maximum et que, Dieu merci, la Comédie-Française, planant au-dessus des individualités les plus brillantes comme les plus bruyantes, constitue, à elle seule, la meilleure garantie pour le spectateur.

L'affiche, il est vrai, est fort joliment composée : nous applaudissons, d'abord *Il était une bergère*, le délicieux conte de M. André Rivoire, d'un symbolisme si clair, si simple, si français; vient ensuite *Le Père Lebonnard*.

Je ne crois pas que l'on trouve, en dehors des classiques et de quelques scènes violentes du théâtre contemporain, une œuvre dramatique ayant une action aussi puissante sur le public, sur tous les publics. Cette fois encore, les applaudissements partent spontanément à chaque instant, non seulement afin de souligner le jeu des acteurs, mais aussi, fort souvent, pour approuver une pensée, une maxime de l'auteur; le côté social, humain, généreux du *Père Lebonnard* passionne les spectateurs qui, jouant leur rôle dans le drame, se mettent tout de suite du côté du vieil horloger, de sa fille et du docteur André. La manifestation de l'état d'âme de l'auditoire est surtout curieuse à observer au cours de la scène entre Jeanne et Blanche.

L'interprétation est d'ailleurs toujours très remarquable. Silvain fait de Lebonnard une figure à la fois pittoresque et grandiose; il passe tout naturellement de la bonhomie familière au tragique effrayant et jamais il ne devient vulgaire, jamais il n'est grandiloquent. A la fin du troisième acte, après son grand éclat, la salle l'acclame avec frénésie et le rappelle cinq et six fois. Voilà un triomphe sincère et solide auquel nous sommes tous heureux de nous associer. Pourtant, je l'avoue, j'éprouve plus de plaisir encore à voir, à entendre Silvain au dernier acte nous expliquer comment il est devenu le père de Robert par la douleur qu'il a ressentie du fait de cet enfant. L'art du comédien et du diseur ne peut rien produire de plus attendrissant ni de plus éloquent dans la simplicité.

Mme Louise Silvain incarne une belle Mme Lebonnard qui reste sympathique malgré tout, et c'est nécessaire à cause du dénouement. Caline avec son père, Mlle Maille interprète avec une vibrante et énergique conviction son émouvante scène du troisième acte. L'ensemble est excellent.

L'Anglais tel qu'on le parle, avec Bernard, termine gaiement la représentation, qui prend fin à 5 h. 3/4!

Deux heures après, le rideau se relève sur *Le Demi-Monde*, pour la représentation d'Alexandre Dumas fils, la salle se garnit d'un grand nombre de spectateurs. Voilà encore une pièce non seulement jouée avec beaucoup d'art, mais aussi interprétée comme elle est écrite, surtout par Raphaël Duflos et Mlle Cécile Sorel. Duflos conserve à Olivier de Jalin une allure de bon garçon, une bonne humeur souriante, sans jamais laisser percer la moindre aigreur, sans révéler la plus légère rancune, suivant la volonté de Dumas dont Olivier est la porte-parole dans la pièce. Mlle Cécile Sorel a la belle franchise de jouer Suzanne d'Ange avec un cynisme parfait. Elle n'essaye pas de nous donner le change, en nous apitoyant sur son sort; c'est bien la froide coquette sans cœur qu'un honnête homme a le devoir de démasquer. Mais Mlle Sorel trouve le moyen de rester charmante et infiniment séduisante, malgré la hardiesse de sa composition; c'est là un tour de force dont peu d'actrices sont capables, aussi le plus souvent, fait-on de Suzanne une sorte de jeune première!

Mais quand nous montera-t-on le *Demi-Monde* avec les costumes de 1846?

Emile Mas.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine. Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes 1fr. 45 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles. Exigons sur l'enveloppe la marque déposée « TIP » Expéditions Province franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 6fr. 40; 4 kg. : 12fr. 40. Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

Les Reliures d'Excelsior

Pour conserver les numéros et en assurer le classement au fur et à mesure de leur apparition

En raison de l'augmentation croissante des matières premières, nous nous trouvons dans l'obligation de modifier comme ci-dessous les prix de nos reliures, à partir du 1^{er} octobre 1916 :

Cartonnage élégant, à nos bureaux.....	2.20
Par poste, recommandé.....	2.75
Notre reliure électrique, à nos bureaux..	3.75

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui 9 octobre : Saint Denis; demain 10 octobre : Saint François Borgia.

INFORMATIONS

M. Clavel, gouverneur général de l'Afrique occidentale française, a quitté Paris pour se rendre en Algérie et au Maroc; il s'embarquera en novembre à Casablanca pour Dakar.

M. Jean Ossola, député et maire de Grasse, capitaine d'état-major sur le front, a été gravement blessé par un éclat d'obus.

Jean Veber, le peintre bien connu, a reçu la médaille militaire avec une très belle citation.

MARIAGES

En l'église de Fontainebleau vient d'être béni par Mgr Marbeau, évêque de Meaux, le mariage de Mlle Benedetti avec le lieutenant Jean de La Croix.

Les témoins étaient, pour la mariée : S. A. I. le prince Louis-Napoléon, représenté par le général marquis de Brémont d'Arz, et le comte Solles, capitaine au 2^e dragons, son oncle; pour le marié : le général Lyauté, représenté par le comte de Loustal, capitaine de spahis, et le comte de Rochefort, capitaine de cavalerie, son cousin.

A Madrid a été célébré dernièrement le mariage de Mlle Marie de Saint-Simon, fille du comte et de la comtesse de Saint-Simon, avec M. Garate y Guerra, lieutenant d'infanterie.

NAISSANCES

Mme de Labretaigne du Masel, femme du capitaine au 48^e d'artillerie, a mis au monde un fils : Michel.

Mme Poiret, née Sauvage-Jourdan, a donné le jour à un fils qui a été appelé Philippe.

DEUILS

Morts pour la France :

ALBERT DAUDET, capitaine d'infanterie. — COMTE BERTRAND D'ALBON, sous-lieutenant au 171^e d'infanterie. — JEAN DEMOUY, sergent mitrailleur au 15^e chasseurs à pied. — EDMOND MACPOIL, engagé volontaire à cinquante-six ans. — ADOLPHE MIRGARD, du 31^e chasseurs à pied.

Nous apprenons la mort :

De M. Barroso, ministre de la Justice dans le cabinet espagnol, décédé à Saint-Sébastien.

De M. Marcel Le Grand, directeur général de la Bénédictine de Fécamp. Son fils aîné a été tué au début de la guerre.

Du capitaine de vaisseau Henricque, commandeur de la Légion d'honneur, décédé à Lorient.

De M. Etienne Demorlaine, ancien conseiller de préfecture de la Somme, décédé à quarante-quatre ans.

De M. Armand Boudoin, ancien directeur de la Vie parisienne.

De M. Léon Pinet de Montevier, ancien évêque pontifical, médaillé de 1870.

De Mme S. Danon, décédée à soixante-seize ans, à Marseille.

De M. Amable-Martin, ancien conseiller général de la Gironde.

De Mme Armand Guilloin, née Caplain.

M. Painlevé visite l'École des mutilés de Saint-Etienne

M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, arrivé hier matin à Saint-Etienne, s'est rendu à l'École des mutilés qu'il a visitée en détail. Le préfet, le général d'Amade et M. Bayard, contrôleur de la marine, l'accompagnaient.

Après s'être entretenu avec de nombreux mutilés candidats à l'enseignement, ou aux écoles commerciales, le ministre de l'Instruction publique, en réponse à une allocution du préfet, a promis « que chacun aurait sa place lors de la participation de la nation à la réparation due aux mutilés ».

M. Painlevé a tenu aussi à remercier les dames de France, présidées par Mme Lallemand, pour leur dévouement et leur générosité. Il a ensuite regagné la préfecture, où il était descendu.

Une manifestation franco-roumaine à la Sorbonne

A l'occasion de la réouverture des Matinées nationales à la Sorbonne, une importante manifestation a eu lieu, hier après-midi, en l'honneur de la Roumanie.

MM. A. E. Lahovary, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Roumanie, et Georges Leygues, député, ancien ministre de l'Instruction publique, présidaient. M. Albert Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a prononcé devant une brillante assistance une chaleureuse allocution :

« La France, a-t-il affirmé, a appris avec une joie profonde le concours nouveau apporté à ceux



M. LAHOVARY

qui luttent pour la liberté des peuples, mais elle l'a appris sans surprise. Elle n'avait jamais douté de la Roumanie. Elle savait qu'après avoir résisté à toutes les épreuves sans désespérer jamais, elle ne renoncerait pas à la délivrance de ses populations opprimées... Ainsi, la guerre déchaînée et voulue par les amants de la Force réunit tous ceux qui ont appris le Droit à ses sources les plus pures. »

M. Lahovary a répondu à M. Dalimier :

« L'amitié franco-roumaine, dit-il, fruit d'une longue tradition, vient de se transformer en alliance. Je veux, avant tout, saluer cet événement glorieux et fécond et m'en réjouir avec vous. »

Des artistes roumains prêtaient leur concours à cette belle matinée : M. de Max, le nouveau sociétaire de la Comédie-Française, Mlle Vera Sergine, qui a présenté des œuvres de Jean Lahovary, et Mlle Maery, du théâtre national de Bucarest.

— Pour cela, il faut que les hommes aident l'œuvre de Dieu, ses vengeances et ses châtements. — Et ses récompenses, articula Nicolas, avec un accent de pitié.

— Par ma foi... s'écria le jeune homme, vous vous dites cuisinier et vous parlez comme un prêtre !

— Oh ! non, monsieur, je ne suis pas plus prêtre que soldat. Mais personne, à présent, n'a l'air de ce qu'il est, n'est-ce pas...

Étrange conversation entre ces deux hommes, au milieu d'une forêt, et lorsque, peu d'instants auparavant, l'un avait été à deux doigts de brûler la cervelle à l'autre.

— Je suis artiste, faute de ne pouvoir être soldat, répliqua le jeune homme évasivement.

Cette explication valait ce qu'elle valait. A la flamme du regard du jeune aristocrate (Nicolas Blavalet était certain que le jeune homme appartenait à la noblesse), il était clair que l'amour des armes était dans son sang. Son regret de ne pas porter un uniforme éclatait de sincérité.

— Pourquoi n'êtes-vous pas à l'armée ? demanda Blavalet.

— Dans laquelle ? répliqua le jeune homme, l'armée du Directoire... ou bien...

Il n'acheva pas.

— D'ailleurs, reprit-il, craignant d'en avoir trop dit, je suis faible, trop faible pour les fatigues de la guerre.

Nicolas Blavalet le considéra de ses yeux indécis et doux.

Cet aveu singulier de la délicatesse de sa constitution jurait avec la taille droite du jeune artiste, son visage plein et son regard vif. Il ajouta, en souriant à demi de ce mensonge évident :

— Vous l'avez dit tout à l'heure, personne n'a l'air de ce qu'il est... J'espérais que vous aviez été soldat, et que vous connaissiez quelque chose aux armes, car j'ai un fusil... pour la chasse... s'empressa-t-il de dire, et ce fusil est hors de service.

THÉÂTRES

La générale de cette semaine. — Au théâtre Réjane, la nouvelle pièce de M. Robert de Simone, *Mister Nobody*, sera donnée en répétition générale mercredi prochain, en matinée. La première représentation aura lieu jeudi, en soirée. L'auteur, M. de Simone, est officier dans l'armée italienne. Les interprètes seront MM. Armand Bour, Tonlont, Marnay, Mmes Cécile Guyon, Miller, Peugeot.

Au Théâtre des Arts. — Mme Berthe Bady commencera la série de ses représentations au Théâtre des Arts, le vendredi 13 octobre courant, avec la *Seconde madame Tanqueray*, la célèbre comédie en quatre actes d'Arthur Pinero, traduite de l'anglais par Robert d'Humières. La célèbre tragédienne, dont le retour à la scène est attendu par ses nombreux admirateurs, sera entourée d'excellents comédiens parmi lesquels nous relevons les noms de Marcel Marquet, Iza Linska, etc.

Un nouveau théâtre. — On annonce la création du Théâtre de la Dauphine, qui donnera samedi prochain son spectacle d'inauguration avec Louise Balthy, Paul Ardot et leur compagnie, dans une revue inédite de MM. André Barde et Michel Carré.

Du théâtre à la vie. — Les journaux de Pétersbourg consacrent de longs articles au procès de l'actrice Maria Yakovlevna Poiret, qui, avant d'avoir épousé le comte Orloff Davidoff, avait appartenu aux théâtres impériaux.

Maria Poiret est la fille d'un professeur français de Moscou; elle est la sœur du fameux caricaturiste Caran d'Ache. Son mari, dont la fortune s'élève à 20 millions de roubles, est député de Kalouga et appartient à la fraction progressiste de la Douma.

La comtesse Orloff Davidoff est accusée de supposition d'enfant pour entrer en possession des biens de son mari.

L'agence Radio nous dit qu'elle a fait des aveux complets.

LUNDI 9 OCTOBRE

Comédie-Française. — Mardi, à 8 h. 15, *le Passant*, *l'Avare*. Opéra-Comique. — Jeudi, à 8 heures, *Werther*. Odéon. — Mardi, à 8 heures, *Crime et châtiment*. Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Gymnase. — A 8 h. 30, *Tout avance*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, *l'Infidèle*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravo!* (mat. dim.).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Central 72-21.)

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca caze*.

Cluny. — A 8 h. 30, *le Père la Pudeur*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.

Th. Sarah-Bernhardt. — Samedi, à 8 heures, *la Dame aux camélias*.

Trianon-Lyrique. — Mardi, à 8 h. 15, *François les Baqueux*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly).

Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *l'Aventure des Millions*. Loc., 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. : Marc. 16-73. Lundi, mardi, mercredi, mat. à tarif red. Progr. spécial.

Omnia-Pathé. — *Les Deux Gosses*, *le Mouvement en Macédoine*. De nombreuses vues complètent un progr. excep.

DANS LA MARINE

Sont promus dans le personnel technique des directions de travaux (service des constructions navales), section des études, à l'emploi d'agent technique principal de 1^{re} classe, M. Mossu; à l'emploi d'agent technique principal de 2^e classe, M. Calvar; à l'emploi d'agent technique principal de 3^e classe, M. Grall; à l'emploi d'agent technique de 1^{re} classe, M. Chiché; nouvelle formation, à l'emploi d'agent technique de 2^e classe, M. Miss.

La côtelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Dans le bois. Au coin du bois.

Nicolas reprit :

— D'ailleurs, je respecte la noblesse... Je respecte aussi l'autorité du gouvernement. Je respecte les gens qui ont le pouvoir... Je respecte tout le monde... Je ne suis qu'un simple cuisinier. On a vu tant de choses depuis cinq années, tant d'événements, qu'on ne saurait que penser ni comment se conduire. Alors, moi, je respecte tout le monde. Décidément, ce Blavalet était un idiot.

Le jeune homme plongea son regard dans les yeux vagues de ce voyageur qui l'avait nommé « monsieur » et qui venait de faire une allusion directe à la noblesse. Certainement, Nicolas Blavalet, cuisinier, ayant vécu auprès des aristocrates, avec un flair de valet avait reconnu dans le dessinateur un émigré ou un noble qui se cachait.

Le jeune homme rétorqua :

— Vous vous exposez ainsi à respecter bien des coquins.

Nicolas Blavalet répliqua en trainant plus que jamais sur ses mots :

— Oh ! monsieur, j'attends que le Seigneur remette toutes choses à leur place.

Le jeune homme était plus respectueux que croyant, car il objecta :

Blavalet hésita deux secondes.

— Si vous voulez me le montrer... Moi je n'ai pas servi, je n'entends pas grand-chose aux armes, mais j'ai bien souvent réparé...

— Quoi donc ?

— Des tourne-broche... dans mon état de cuisinier, et j'ai ainsi un peu d'habileté.

— Voici mon fusil, dit le jeune homme en présentant une carabine cachée dans les herbes.

Drôle de cuisinier qui connaissait les armes...

Nicolas prit la carabine et essaya de faire jouer la batterie :

— Je vais voir...

Le jeune homme épiait les mouvements de cet étrange compagnon.

Nicolas examinait la carabine. Il poussa une espèce de soupir :

— Belle arme... Bon fabricant...

— Vous connaissez la marque ?

— Non, répondit Nicolas, dont les yeux flous éteignirent la flamme dont ils avaient un instant brillé. Je veux dire que la crose est assez joliment ornée.

Il tournait et retournait la carabine entre ses mains. Un instant il sembla sur le point de la rendre au jeune artiste. Il soupira, gêné.

Allait-il se trahir en réparant cette arme ? Les deux hommes, si inconnus l'un à l'autre, allaient-ils se révéler ? Qui était cet artiste si épris de la nature qu'il s'était installé au milieu de la forêt ? Qui était ce cuisinier qui maniait un fusil avec l'adresse d'un armurier ?

La formule « monsieur » dont ils s'étaient salués dès leur rencontre les liait tacitement. Chacun avait son secret.

Nicolas s'assit à terre, posa l'arme auprès de lui, ouvrit son paquet et en tira une sorte de trousse de serrurier, un tournevis, des clefs, de petites limes... En un clin d'œil il eut dévissé la batterie.

Le ressort de la détente était faussé.

Ayuntamiento de Madrid

LES CONTES D'EXCELSIOR

Amour-propre

Un pavillon, en bordure du bois de Vincennes, aux temps lointains des premiers jours de septembre 1914. Au dehors, le banc rustique, les bouttes de verre, les briques bien alignées des plates-bandes ont un petit air tranquille, mais au dedans, c'est un bouleversement général : cartons par terre, bouts de ficelle, armoires ouvertes, paquets défaits, malles bâillonnées, bruit de pas rapides : le soubier léger de Mme Desclos et la savate traînée d'Adèle, la servante.

M^{me} DESCLOS (montée sur une chaise et en train de ranger un placard). — Adèle, il faut maintenant nettoyer la maison. (Silence.) Vous entendez ?

ADÈLE (à part et bougonnant). — En v'là une idée !... Quand les Prussiens arrivent !

M^{me} DESCLOS. — ... Et la mettre en ordre. Tout est sens dessus dessous !... Il y a des papiers dans tous les coins...

ADÈLE (entre ses dents). — Moi, j'ai les jambes qui m'entraînent dans l'ventre !

M^{me} DESCLOS. — Balayez tout cela, voyons ! (Sursautant à un coup de sonnette). Allons, bon ! Qui est-ce ?

ADÈLE (à la fenêtre). — Une auto !

Et c'est aussitôt, le long de l'escalier, la dégringolade des savates éculées ; deux minutes d'attente, puis la porte s'ouvre en coup de vent.

M^{me} DESCLOS (sautant à bas de sa chaise). — Oh ! Claudy ! Quelle surprise !

CLAUDY (très agitée). — Alors, tu pars, toi aussi ?

M^{me} DESCLOS (calme). — Eh ! oui. Paul m'a télégraphié hier de m'en aller... Autrement...

CLAUDY (avec admiration). — Tu resterais ?...

M^{me} DESCLOS (évasive). — Peut-être...

CLAUDY (à mots hachés). — Oh ! ne dis pas cela !... Moi, j'ai une peur folle !

M^{me} DESCLOS (avec une pointe de moquerie). — Pourquoi l'avouer ?... Cela ne se voit pas du tout !...

CLAUDY (nerveuse). — Je suis prête à partir... Depuis huit jours, j'ai un pied en l'air.

M^{me} DESCLOS (ironique). — Quelle position !... Tu dois être bien fatiguée !...

CLAUDY. — Nous filons en auto... dans une heure... Et toi ?

M^{me} DESCLOS (tranquillement). — Demain, probablement...

CLAUDY. — Oh ! Tu as un calme qui me stupéfie !... (L'imitant.) « Demain, probablement »... Comme si tu parlais aux bêtes de mer !

M^{me} DESCLOS (plaisantant). — Non, tu te trompes... A Angers, chez ma tante.

CLAUDY (effrayée). — Angers ! Mais c'est tout près !... Nous, nous filons à Arcachon !

M^{me} DESCLOS (souriant). — Seulement ?

CLAUDY (oiseau de malheur). — Et qui sait ?... Peut-être en Espagne, droit devant nous...

M^{me} DESCLOS (avec un sérieux joué). — Droit devant vous... Oh ! fais attention et prévient ton

chauffeur, tu sais : au bout, il y a le détroit de Gibraltar...

CLAUDY (vexée). — Tu peux rire !... Si l'Espagne est envahie, nous irons en Amérique !

M^{me} DESCLOS. — Le tour du monde, quoi !

ADÈLE (entrant la figure à l'envers). — Madame sait pas ?

TOUTES DEUX (ensemble). — Quoi donc ?

ADÈLE. — On pourra pas partir !

CLAUDY (s'affalant dans un fauteuil). — Ciel !

M^{me} DESCLOS (haussant les épaules). — Qu'est-ce que vous nous racontez là ?

ADÈLE. — C'est la crémère qui l'a dit, vu qu'Mame Huchard, vous savez ben, là au grand pavillon qu'a du doré sus la grille...

M^{me} DESCLOS (impatiente). — Oui... Et puis après ?

ADÈLE. — Pis l'a un neveu qu'est mobilisé à Carcassonne... L'est caporal... alors, elle doit ben savoir, s'pas ?...

M^{me} DESCLOS. — Mais allez donc !

ADÈLE. — Lors comm' ça, Mame Huchard, l'a voulu hier prendre un billet à Montparnasse... Parait qu'y a plus d'dix mille personnes qui font la queue ! (Geignarde). Et les Prussiens qui sont là !

M^{me} DESCLOS (agacée). — Mais taisez-vous donc !

CLAUDY (spontanément). — Écoute, ma chérie, je ne veux pas te laisser ici, comme cela : je t'emmène...

M^{me} DESCLOS. — Un enlèvement !

CLAUDY (dramatique). — Oui ! Nous nous serons dans l'auto, tant pis !

M^{me} DESCLOS (lui serrant les deux mains). — Merci du fond du cœur, ma petite Claudy... Tu es gentille tout plein, mais je n'accepte pas.

CLAUDY (stupéfaite). — Parce que ?...

ADÈLE (les yeux au plafond). — Flûte alors !

M^{me} DESCLOS (simplement). — Je ne peux partir que demain.

CLAUDY. — Et pourquoi, s'il te plaît ?

M^{me} DESCLOS (montrant le désordre de la chambre). — Mais regarde... Et chaque pièce est ainsi... Je ne suis rentrée qu'hier de la campagne, au reçu de la dépêche de Paul... Tout est encore en l'air ! Tiens, je n'ai même pas une chaise à t'offrir !

CLAUDY (secouant la tête). — Eh bien, si tu voyais ma maison !... Allons, vite, vite, prépare ta valise...

M^{me} DESCLOS. — Mais les vêtements sur tous les meubles...

CLAUDY. — Qu'importe !

M^{me} DESCLOS. — ... les lits pas faits...

CLAUDY. — Bah !

M^{me} DESCLOS. — ... ces papiers déchirés... ce linge sale par terre... ce tub encore plein d'eau... cet air d'abandon précipité, de fuite hâtive, de terreur sans nom, de sauve qui peut épouvanté... Mais si les Prussiens venaient...

CLAUDY. — Oh ! cela, sois-en certaine !

M^{me} DESCLOS (s'animant). — Comme ils feraient les fanfarons ! Comme ils me traiteraient de lâche !

CLAUDY. — Voilà qui me serait égal, par exemple !

ADÈLE (à mi-voix). — A la bonne heure ! Elle est intelligente, celle-là !

M^{me} DESCLOS. — Ils seraient trop contents ! Et ce qu'ils ricaneraient ! Eh ! eh ! elles se sont sauvées, ces Françaises, telles des lièvres, à notre approche !... (Se redressant). Je partirai, oui, je partirai... mais quand tout sera en ordre... (Plaisantant). Je bats en retraite, mais...

CLAUDY (moqueuse). — Mais tu ne te sauves pas...

M^{me} DESCLOS. — Eh oui !... Il y a une nuance.

CLAUDY (piquée). — A ton aise, mon général !

Moi, je fiche le camp !

M^{me} DESCLOS. — Et moi, je ne veux pour rien au monde qu'« ils » croient que j'ai fui devant eux !

ADÈLE (sans comprendre). — En v'là des gireries !... Est-ce assez bête tout d'même !

M. L. Arsandaux.

CHANDAIL ELIMS PIERRE

PRIX DE FABRIQUE AU DETAIL

10, faubourg Montmartre. Dans la cour, 162, avenue Malakoff. Porte Maillot.

PilePOL

RECHARGEMENT, économie 100 %, franco mand. 1.75 av. 3 charg. Not. s' dem. à CRISTEL, ing. r. Pérou, Rouen. Représent. et dépôt. acceptés partout.

BAINS

MASSOTHERAPIE SOINS DERMATIQUES-CONFORT dès 8 heures du matin

(on sert le petit déjeuner), 5, Faubourg Saint-Honoré (Angle rue Royale)

SUISSE

Collège catholique français de CHAMPITTE, Lausanne.

Préparation aux Baccalauréats. Installation moderne. Parc magnifique. Rentrée octobre 1916.

CURE DÉPURATIVE

tous les 2 ou 3 jours

un seul GRAIN de VALS

au repas du soir régularise

fonctions digestives,

purifie le sang.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes

qui lui sont envoyées par ses

correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

— Grave... dit-il. Il faudrait un autre ressort, une forge, du feu, une pièce d'acier...

Il tournait et retournait la platine entre ses doigts, essayant la graisse qui la recouvrait. Le jeune homme le regardait.

— C'est la même chose qu'un ressort de tourne-broche, dit-il comme pour répondre à l'inquisitive insistance des regards du jeune artiste. Mais c'est plus délicat...

— Oh ! essayez, mon ami, dit le jeune homme étourdi.

— Oui, je vais essayer, monsieur, répondit Nicolas, poliment.

Ces deux termes devaient les classer l'un vis-à-vis de l'autre.

« Mon ami », expression du noble s'adressant à son inférieur. « Monsieur », formule de l'inférieur en réponse au noble, acceptant sa situation, reconnaissant la supériorité de la naissance.

— Voulez-vous faire un peu de feu et trouver deux pierres bien plates ? demanda Nicolas.

Sa troussée était étalée sur l'herbe. Le feu fut vite fait.

— Nous ne craignons pas qu'on puisse venir nous déranger ? demanda Nicolas.

— Non, cette forêt est épaisse, et personne ne vient par ici. Nous sommes loin des villages. Vous n'êtes pas venu par la grand-route ?

— Non, monsieur, je traversais la forêt pour prendre par le plus court et parce que j'aime le bois. Je comptais entrer à Paris ce soir ou demain au jour...

— Ah ! vous êtes bien heureux d'avoir un passeport !

Nicolas s'était mis à l'œuvre. Il avait pris dans sa troussée un léger morceau d'acier et il l'exposait à la flamme.

— Belle arme, murmurait-il... Belle arme...

Il reprit encore, moitié stupide, moitié malin :

— Un tourne-broche c'est aussi une arme à feu...

Et il sourit. Il semblait heureux d'accomplir ce travail.

Cette besogne, pourtant, avec ces outils de fortune, cette forge improvisée, ces limes minces, ces tournevis délicats, ces pinces fragiles, fut longue et difficile. Mais le cuisinier était vraiment passé maître dans l'art de réparer, comme il le disait, les armes à feu. Bien avant le coucher du soleil la platine était remise en place. Le ressort nouveau, un peu dur à la vérité, jouait parfaitement.

— Ah ! ma foi, mon ami, si vous êtes aussi adroit devant vos fourneaux que devant la forge, vous êtes un maître cuisinier et vous méritez une récompense. J'attends quelqu'un qui ne revient pas. Nous allons dîner ensemble. Attendez.

Leste, le jeune artiste sauta dans la barque, et l'esquif, poussé par la godille, glissa sur l'étang. Nicolas le vit contourner un bouquet d'arbres, s'enfoncer dans les roseaux et disparaître. Il y avait là une retraite cachée.

L'attente de Nicolas ne fut pas longue ; la barque reparut, et son conducteur aborda, tenant un paquet à la main.

Sobre repas : du pain, un peu de jambon, des confitures. Ces confitures auraient surpris tout autre que Nicolas. D'où ce jeune ermite les tenait-il ? Il avait évidemment des fournisseurs secrets.

Nicolas était redevenu silencieux. A l'instant de porter la première bouchée à ses lèvres, il se leva et dessina sur sa poitrine le signe de la croix. Ses lèvres remuèrent.

— Ah ! oui, les grâces, dit le jeune homme.

Et il s'inclina simplement sans que sa face prit une expression plus sérieuse en reconnaissance du pain quotidien accordé par un Dieu auquel Nicolas paraissait croire avec plus de ferveur que lui.

Noblesse sceptique, roture croyante encore : deux régimes étaient en présence.

Le repas terminé, le benédicité dit, Nicolas reprit son paquet et se prépara à partir.

— Ecoutez-moi, mon ami, dit le jeune noble. Vous ne connaissez pas sans doute très bien la forêt, et il importe que vous ne repassiez pas par où vous êtes venu. Il est inutile que l'on sache que vous avez pénétré ma retraite. Je vous en prie honnête homme. Je vais vous conduire jusqu'à la route de Chantilly. Vous la suivrez pour rentrer à Paris... D'ailleurs, j'attends quelqu'un qui doit venir par là.

— Votre père ?...

— Oui, mon père... peut-être, fit le jeune homme.

Il s'arrêta, puis il reprit :

— Mon ami, vous ne voudrez pas trahir deux admirateurs de... la nature...

Un sourire éclairait sa face confiante et fière.

— Je n'ai jamais trahi le maître auquel j'ai juré obéissance devant Dieu, dit gravement le cuisinier Blanvalet.

— Dieu est partout dans la nature... Elle nous impose l'amour des hommes et le respect de toutes les créatures qui vivent sous sa divine et harmonieuse volonté, répliqua le jeune homme. Il est doux de se fier à son semblable dans lequel on reconnaît la vraie noblesse, celle d'un cœur sensible et pur. Cuisinier Blanvalet, je commets peut-être une faute en me fiant à vous... Si vous me faites du mal, que ce mal retombe sur votre tête ! Que le Créateur vous bénisse, au contraire, si le hasard qui nous a mis en présence m'a permis de partager mon pain avec mon égal par l'honneur et la fidélité à sa parole... En route...

L'impétueux et insouciant jeune homme avait prononcé ces paroles avec une conviction profonde.

Il avait aussi sa religion, mais il devenait clair qu'elle était d'une autre sorte que celle de Blanvalet.

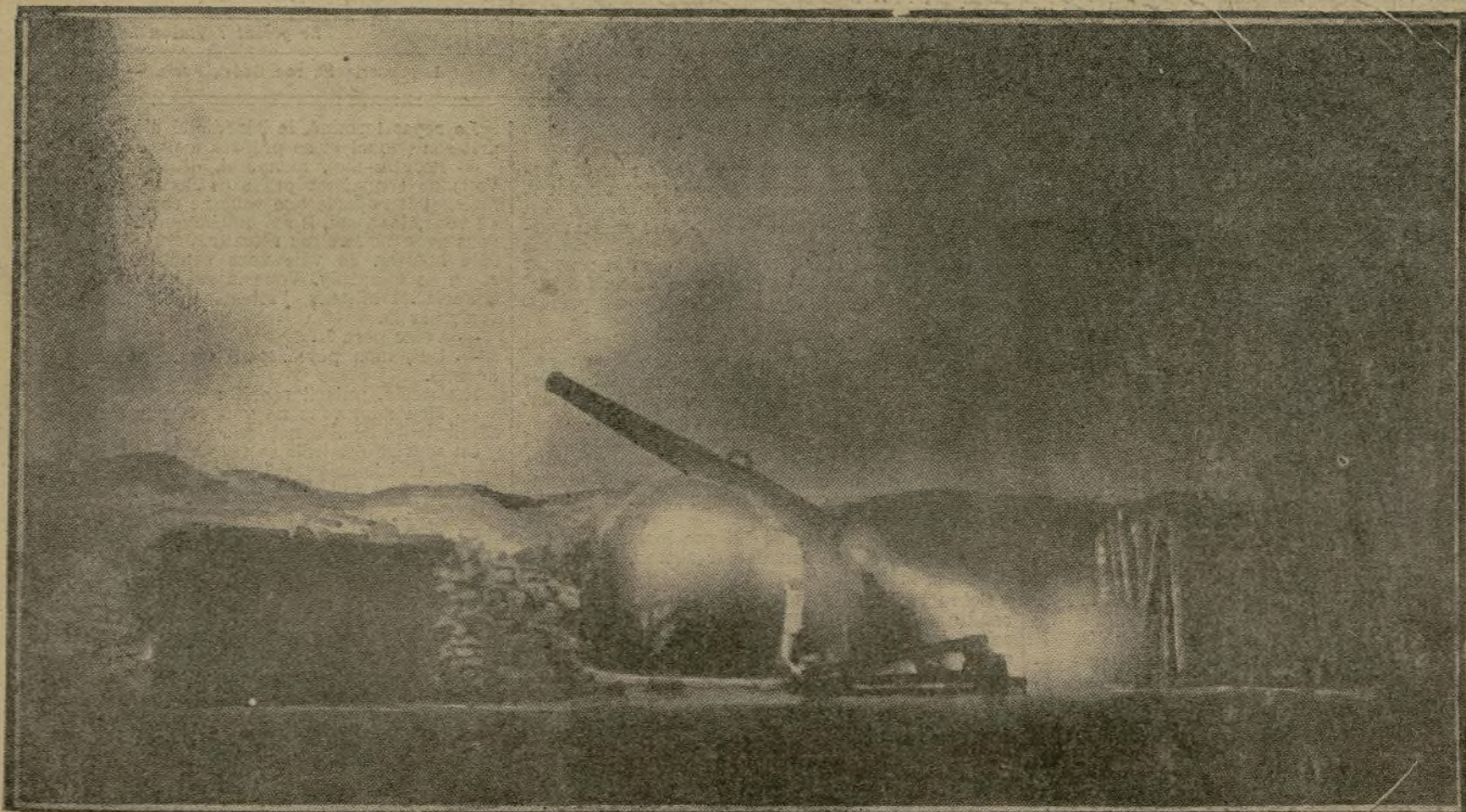
(A suivre.)

GUYNEMER EST UN VEINARD !



On a su qu'il y a quelques jours l'aviateur Guyner, après avoir abattu deux appareils allemands, était revenu à terre dans des conditions terribles : l'aile gauche de son avion touchée par un éclat d'obus à 3.000 mètres d'altitude, alors qu'il poursuivait un troisième ennemi, il avait fait une chute vertigineuse qui devait lui coûter la vie. Par un prodige de chance, il a atterri en se retrouvant sain et sauf au milieu des débris de son appareil, réduit à l'état lamentable où on le voit ici.

LE TIR D'UN 120 LONG, LA NUIT



C'est nuit et jour que notre artillerie lourde « arrose » l'ennemi, lors des grandes et terribles préparations qui ouvrent les voies à notre infanterie. Nous publions ici un instantané pris au moment où l'un de nos puissants canons éclaire d'une lueur brève les ténèbres du champ de bataille. Sur une ligne de front infinie, parfois, c'est, du crépuscule à l'aube, l'épanouissement et l'éclipse, incessamment répétés, de ces canons qui répondent à un coup bien porté.